Document généré le 14 août 2025 01:09

Québec français

Nouveautés

Numéro 148, hiver 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1684ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2008). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (148), 4–24.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CONTE

NELLY ARCAN et PASCALE BOURGUIGNON
L'enfant dans le miroir
Marchand de feuilles, Montréal
2007, 64 pages

Paru quelques mois avant le troisième roman de l'auteure, *À ciel ouvert*, le court conte, *L'enfant dans le miroir*, s'inscrit en continuité de l'œuvre amorcée avec *Putain*, soit l'analyse d'obsessions que l'on dit contemporaines, celles du corps, celui des femmes en particulier. C'est le portrait de l'aliénation des femmes à travers la dislocation de leur corps et de leur esprit, ou de leur corps tout court, de ses parties. On reconnaît le ton de l'écrivaine, une forme de narration au « je » du genre témoignage, et toujours cet aplomb. Arcan pose des images comme des briques, l'une sur l'autre, et construit ce qu'on pourrait appeler une petite généalogie de la folie.

Une fillette, trop petite pour se voir en entier dans les miroirs, les regarde, placés en hauteur, hors de la portée des enfants comme ces produits nocifs que les parents rangent soigneusement dans les armoires. Et ça pousse, comme une plante, un rhizome dans la tête : une idée du danger. La fillette grandit, sa mère se fane, la gifle. Elle la frappe peut-être pour ça, parce qu'elle vieillit ou qu'elle est déjà folle : « Quand j'étais petite, ma mère m'a giflée une seule fois mais elle m'a aussi appris à me nettoyer le visage vers le haut [...] Pour me convaincre de ne pas le nettoyer vers le bas elle allait chercher l'image du bulldog ; selon elle les joues des femmes pouvaient pendre comme celles des chiens » (p. 28, 30). La fillette devient fille, et se voit dans le miroir. Puis à quinze ans commencent les problèmes de poids. Le poids, jamais celui-là, toujours l'autre, le rhizome prend de l'expansion, ça se creuse une place dans la chair de la tête : encore plus, perdre du poids. « Il faut dire qu'en devenant athée l'humanité a voulu perdre du poids pour se conserver plus longtemps dans la même forme » (p. 35). La fille devient adolescente et s'enfonce en elle-même, à quinze ans elle veut en avoir l'air de dix, ni vu ni connu : « Ma mère est passée à côté de mon anorexie sans doute à cause de sa propre capacité à disparaître » (p. 38). Et en deçà de l'effacement de la mère, il y a la folie du père qui mesure sa fille, la pèse et qui se pose devant elle comme l'image du consommateur : ce corps-là, pas celui-là. Le rapport au corps des femmes est un rapport capitaliste sur lequel, après tout, le client règne.

Au texte de l'auteure sont ici jointes des illustrations de Pascale Bourguignon. Or, loin de seulement ponctuer ou parachever le conte, ces dessins surréalistes composent *avec* le texte, forment l'œuvre *avec* lui. Partout, la germination. Ça grandit de toutes parts, même à partir des mots, des plantes inédites, des morceaux humains déformés, des griffes, des bouches, des seins, des insectes, des bêtes, des membres poussent et s'assemblent en une grande machine terrifiante, cauchemardesque. Les images de Bourguignon frappent l'imaginaire par la conjonction surprenante d'éléments hétérogènes et ils sont incessamment portés à cartographier le cortex de cette idée de la folie d'un monde obsédé par le corps, de sa transformation aux dépens de la déformation de l'âme. Dans les dessins de Bourguignon, ce que l'on voit, c'est la déviation du corps *à travers* celle de l'âme, des créatures obscènes et redoutables. On pourrait même dire que l'impact du texte paraît quelque peu atténué en regard de la férocité de certaines illustrations.

GABRIEL LAVERDIÈRE

ESSAI

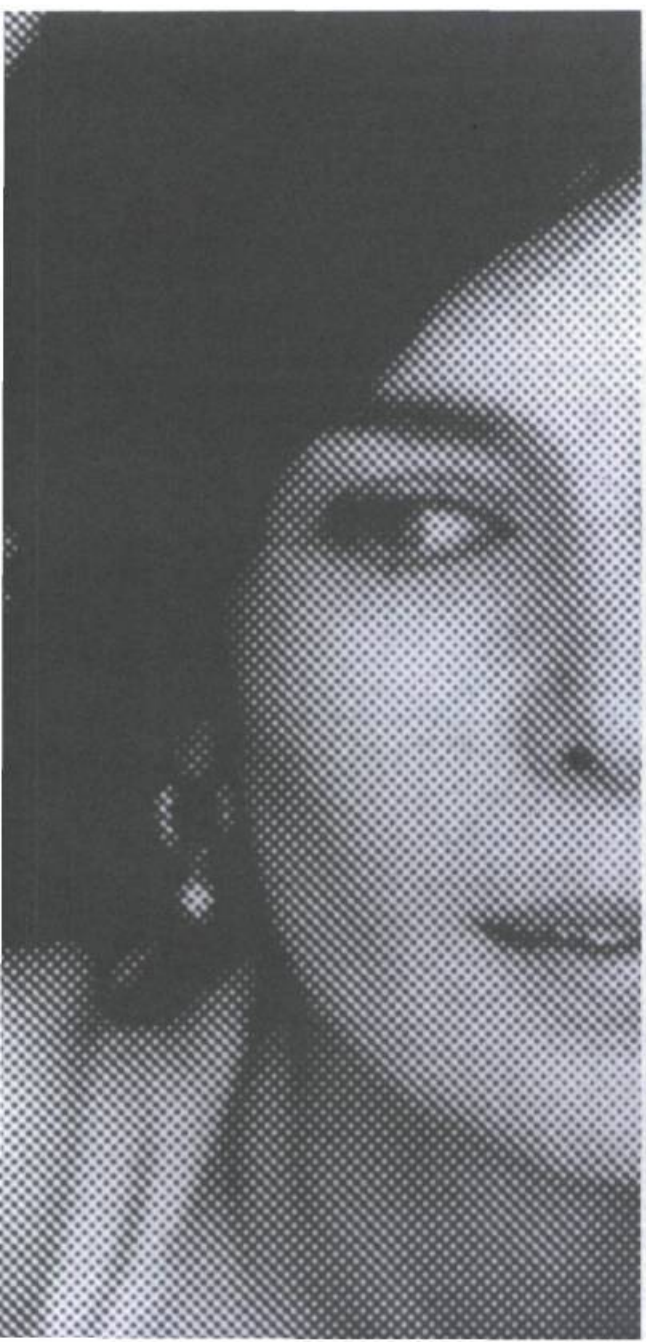
MARGUERITE DURAS
Cahiers de la guerre et autres textes
P.O.L. / Imec, Paris
2006, 446 pages

L'Institut Mémoires de l'Édition contemporaine (IMEC) a publié, à l'occasion du dixième anniversaire de la mort de Marguerite Duras, un volume de textes posthumes réunissant, disent les éditeurs, « la part la plus exceptionnelle des archives déposées par elle ». *Cahiers de la guerre*, c'est le titre que Duras avait inscrit sur une enveloppe contenant quatre cahiers, rédigés entre 1943 et 1949, donc pendant la guerre ou juste après. Ils sont composés de fragments de dimensions variées, allant, dans le *Cahier rose marbré*, d'une soixantaine de pages pour les deux premiers textes, à quelques lignes (p. 139). À ces cahiers, les éditeurs ont ajouté d'autres courts textes autobiographiques et six brefs récits. Le caractère fragmentaire et inachevé de cet ensemble frappera probablement les lecteurs non familiarisés avec l'œuvre de Duras. Mais les lecteurs fidèles y trouveront les thèmes, les lieux et les personnages majeurs de l'univers durassien dans toute la frai-

cheur de leur origine. La guerre n'est pas le thème unique de ces cahiers, les souvenirs d'Indochine lui disputent la première place. C'est la sauvegarde de ce passé qui est la première motivation de l'écriture : « [...] j'écris ces souvenirs [...] pour les mettre au jour, simplement. J'ai l'impression que je les déterre d'un ensablement millénaire [...] C'est très simple. Si je ne les écris pas, je les oublierai peu à peu. Cette pensée m'est terrible » (p. 73).

Tout se passe en effet comme si une part essentielle de l'œuvre future était déjà en germe dans ces textes de jeunesse destinés à lutter contre l'oubli. Dès la première phrase du premier texte : « Ce fut sur le bac qui se trouve entre Sadec et Saï que je rencontrai Léo pour la première fois », nous sommes happés par cette légende toujours inachevée et inépuisable qui prend sa source dans l'enfance indochinoise de l'auteure et qui va devenir la matrice de l'œuvre romanesque. Les éditeurs soulignent la continuité de ces fragments en intitulant les « autres textes » ajoutés « l'enfance illimitée ». Car la guerre et l'enfance sont étroitement liées dans l'imaginaire durassien : « Je vois la guerre sous les mêmes couleurs que mon enfance », écrit-elle dans *L'Amant* (p. 78).

La « table des correspondances », placée à la fin du livre, est un guide précieux qui permet de circuler dans le réseau complexe de l'œuvre durassienne. Beaucoup de textes sont des ébauches déjà élaborées de nouvelles ou de romans et certains ont été repris littéralement ou presque. Les pages de souvenirs de l'enfance indochinoise constituent une première version d'*Un barrage contre le Pacifique* (les relations familiales, les barrages, etc.) mais aussi du *Boa* (le cancer de la logeuse y devient « virginité rancie ») ou de *L'Amant*, « Léo » n'est pas « chinois », mais c'est un « indigène », un annamite, ce qui fait de sa relation avec une



CHRISTINE ORBAN
Petites phrases pour traverser la vie en cas de tempête... et par beau temps aussi
Albin Michel, Paris
2007, 186 pages

Christine Orban affirme avoir compris rapidement que l'écriture ferait partie intégrante de sa vie. Comme elle l'explique dans l'introduction de *Petites phrases pour traverser la vie en cas de tempête... et par beau temps aussi*, elle a toujours su entretenir un rapport particulier avec les mots : « Très tôt, j'ai eu besoin des mots. Très tôt, j'ai compris qu'un mot n'était pas qu'un mot » (p. 9). Son premier roman, *Les petites filles ne meurent jamais*, paraît en 1986 sous son nom de jeune fille, Christine Rheims. Dès lors, la jeune écrivaine publie quelques œuvres dont les plus connues sont *L'âme sœur*, *J'étais l'origine du monde*, *Fringues* et *Mélancolie du dimanche*. Dans son nouveau livre, Orban nous offre un choix éclectique de réflexions.

Le recueil constitue un florilège de pensées personnelles et de citations de personnages célèbres. À la fois philosophiques, profondes ou encore légères, ces phrases, regroupées par thèmes : les mots de l'amour ; les mots pour soi-même ; les mots chagrins ; les mots du temps qui passe, etc., entraînent un certain questionnement. À la lecture d'une page au hasard, le lecteur peut se laisser bercer par la fraîcheur d'une vérité douce à comprendre, mais l'instant d'après, se retrouver perplexe devant une réalité plus insaisissable. En effet, loin d'être toujours réconfortantes, ces pensées visent avant tout à faire cheminer celui qui les lit : « [...] pour m'aider vraiment, il me fallait les mots qui ne caressent pas forcément l'âme, mais qui l'éclairent » (p. 10). Dans sa préface, Orban explique de quelle façon les mots sont pour elle des amis, des enseignants, des pionniers dans l'art de la confidence mais, surtout, des porteurs de vérités.

C'est ainsi que philosophes, hommes de lettres, psychanalystes, pianistes, etc., rassemblés dans un seul recueil, éveillent les consciences. En passant par Leibniz, Verlaine, Goëthe, Marguerite Duras, Proust, Freud, René Char, et plusieurs autres, *Petites phrases pour traverser la vie en cas de tempête... et par beau temps aussi* agit comme un baume sur le cœur et stimule celui qui veut progresser avec sérénité et philosophie.

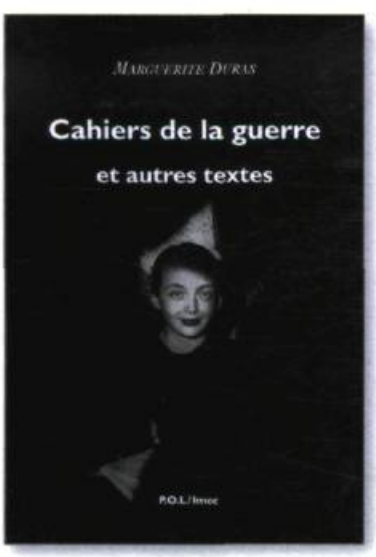
FLORENCE BUJOLD-JARRY

fille blanche une infraction majeure que gommera le roman *Un barrage contre le Pacifique* et qui ne sera avouée que dans *L'Amant*. Sont ébauchés aussi des textes moins personnels comme *Le marin de Gibraltar*, et, très longuement, la nouvelle de Duras sur sa concierge, « Madame Dodin ».

La guerre est vue du côté de ceux et, surtout, de celles qui la subissent dans les angoisses de l'attente, l'épouvante insoutenable devant les revenants. Et les dilemmes de « l'épuration ». On y lit, plus qu'ébauchés, les textes qui formeront *La douleur*, récit qui ne sera publié qu'en 1985. En dépit du scepticisme des critiques, les manuscrits auraient bien été oubliés, puis retrouvés dans les armoires bleues de la maison de Neauphle. La publication des *Cahiers* confirme la date de l'écriture de ces textes que Duras qualifiera de « sacrés ». On remarque que la motivation affirmée de l'écriture comme devoir de mémoire se heurte, quand il s'agit de la guerre, à une forte propension à l'oubli. Déjà paradoxale, Duras progresse entre deux conceptions contradictoires de l'écriture : écrire pour se souvenir et écrire pour oublier.

Ce livre précieux nous permet aussi de lire, sous un titre trompeur, « Elle nous envoya chez des parents… » (p. 369), l'unique texte de Duras sur la mort très douce de son père. En lisant ces textes nous pouvons constater que, dès les années quarante, Duras est une écrivaine, même si elle n'a pas encore trouvé sa propre voix, sa « musica ».

MADELEINE BORGOMANO



ÉTUDE

NICOLE MASSON
Panorama de la littérature française
Éditions Marcel Didier inc., Montréal
2007, 478 pages

Nicole Masson est professeure de littérature française du XVIII[e] siècle à l'Université de Poitiers. Son *Panorama de la littérature française* propose un outil de travail intéressant pour les étudiants et pour ceux qui veulent découvrir la littérature française des origines à nos jours.

Cet ouvrage se veut un guide pratique parcourant d'un siècle à l'autre les différents courants, auteurs et les œuvres ayant marqué l'évolution ou le patrimoine de la littérature française. Le tout est écrit sous forme de fiches, ce qui permet d'énoncer quelques notions ou connaissances inhérentes à la découverte de certains auteurs comme à l'approche de textes particuliers. Justement, la force de l'entreprise se situe sur le plan de la concision et de la précision du propos. En effet, l'auteure est parvenue à concilier la vision panoramique de l'ouvrage aux champs d'études plus restreints que constituent les fiches, c'est-à-dire qu'elle a représenté tout autant les particularités d'une période que celles des auteurs dans un discours bien équilibré et dans un style agréable.

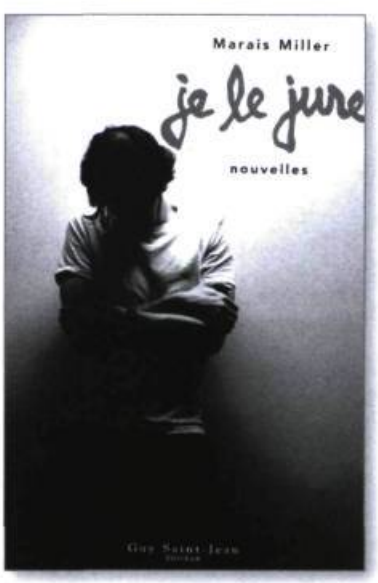
Pour qui veut consulter facilement un ouvrage survolant de façon efficace l'histoire littéraire française, ce livre répond à la fois aux besoins de la brièveté de la présentation et de la qualité du propos. À l'aide d'extraits de textes, de citations, de tableaux, de schémas et d'une bibliographie, les explications sont éclairées et le lecteur est guidé dans son apprentissage et son exploration de la littérature française.

DAVID ALLARD

NOUVELLE

CLARA MARAIS et LORI MILLER
[pseudonymes de Suzanne Coupal et Céline Lamontagne]
Je le jure
Guy Saint-Jean inc., Laval
2007, 156 pages

Suzanne Coupal et Céline Lamontagne, juges à la chambre criminelle de la Cour du Québec, ont publié en 2002 un premier roman policier qui, transposé par la suite en scénario, risque de se retrouver un jour sur grand écran. Afin de savourer à nouveau le plaisir qui accompagne la nature singulière de leur entreprise créative, elles signent en 2007 *Je le jure*, un recueil de quinze nouvelles inspirées de leur parcours professionnel.



Les textes regroupés dans *Je le jure* soulignent « l'imprévisibilité du quotidien dans une cour de justice… » (p. 30) Certains expriment le point de vue de l'accusé, tandis que d'autres adoptent la perspective de la magistrature ou encore celle de la victime. Le ton varie au gré des circonstances.

Les auteures abordent la légèreté avec une ironie narquoise (« Le méfait », « Le yogourt »…), colorent de romantisme leurs histoires d'amour (« Le costume », « L'inconnu »…) et glissent avec délicatesse sur les drames humains (« Jimmy », « Le petit soldat »…). Une faculté d'empathie sans équivoque leur permet de dresser un portrait généreux de l'univers du droit et de la justice. En revanche, la brièveté de ces récits conduit à une analyse peu approfondie des personnages et des situations. Trois textes, en se répondant, acquièrent cependant une dimension inattendue (« La petite Marie », « Le tiroir », « Le destin »). La nouvelle éponyme demeure sans doute la plus réussie. Elle raconte l'histoire d'un homme accusé d'agression sexuelle sur une jeune femme rencontrée dans Internet. Ce texte met en relief à la fois toute la complexité et la fragilité de la justice.

Les croyances populaires au sujet du droit se nourrissent généralement de lieux communs. Un proverbe affirme d'ailleurs que la justice est comme la cuisine et qu'il ne faut pas la voir de trop près. Or, chez Marais et Miller, la dynamique est toujours invitante, car les auteures s'écartent de la procédure pour braquer leur lorgnette sur l'insondable humanité des hommes.

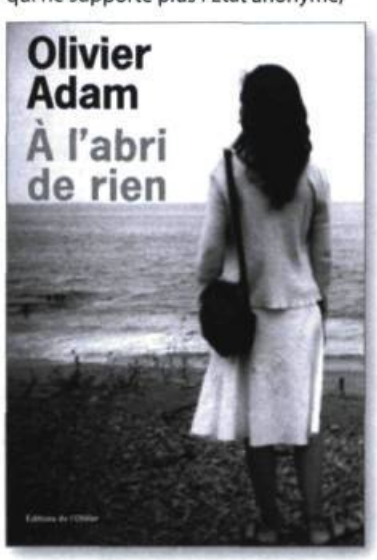
GINETTE BERNATCHEZ

ROMAN

OLIVIER ADAM
À l'abri de rien
Éditions de l'Olivier, Paris
2007, 219 pages

Les romans de cet auteur de 33 ans séduisent par la justesse du ton et de la voix narrative. Dans *Falaises* (2004), Adam avait exploré l'univers mental d'une femme troublée, sa mère. Dans son nouveau roman, il laisse parler une cyclothymique sous le joug de l'euphorie et de l'apathie, sur fond de mélancolie. Marie, mère de deux jeunes enfants, un mari qui l'aime mais désemparé devant le mal de sa femme, rencontre un jour les « Kosovars », autrement dit des réfugiés de toutes sortes, Afghans, Irakiens, Pakistanais, Soudanais. Elle n'avait jamais soupçonné la misère de ces hommes, femmes, enfants, méprisés par les Français. La brutalité de la police envers ces loques humaines la révolte. Elle s'engage à les aider, travaille dans les cantines des soupes populaires, apporte de la nourriture aux squatters qui ont envahi les villas au bord de la mer, face à l'Angleterre. Marie néglige ses enfants, son mari, elle va trop loin : l'homme pour qui elle vient de défoncer son compte bancaire, un Iranien voulant rejoindre sa femme et son enfant à Manchester, est tué lors d'une rafle, alors qu'il devait se cacher dans le camion d'un passeur. Elle s'effondre, son cerveau, son corps se détraquent. Le récit de sa vie que nous venons de lire, elle l'a écrit dans une clinique où les médecins tentent de la « réhabiliter ». Mais est-il encore possible de sauver quelqu'un dont la vie a été bouleversée à ce point ?

Adam nous présente beaucoup plus qu'un exercice de style et une révolte contre un système injuste et inhumain. Bien sûr, la langue – une seule voix narrative, celle de Marie – est parfaitement calquée sur celle de la petite bourgeoisie française ; les situations successives dans lesquelles se retrouve la narratrice, une anti-héroïne, forment les marches vers le sommet d'une falaise. Une fois la dernière étape franchie, il n'y a plus d'échappatoire : il faut se jeter dans le vide, comme l'avait fait la mère du narrateur dans *Falaises*. La colère d'Adam contre le « système » est présente dans chaque phrase. Avec une lucidité terrifiante, il peint la misère des réfugiés autant que celle d'une jeune Française, figure emblématique pour une génération qui ne supporte plus l'État anonyme, les dédales administratifs, la transformation des individus en robots, le chacun pour soi, le rejet de l'Autre.



À l'heure des accommodements raisonnables, chez nous, ce livre nous montre combien nos préoccupations peuvent être futiles, voire insignifiantes. À lire, si vous avez le cœur solide.

HANS-JÜRGEN GREIF

NELLY ARCAN
À ciel ouvert
Éditions du Seuil, Paris
2007, 276 pages

Pour la première fois, Nelly Arcan se dégage quelque peu de son écriture par l'adoption de la troisième personne grammaticale dans ce premier véritable *roman* (alors que *Putain* et *Folle* portaient la mention générique *récit*), qui prolonge l'exploration des obsessions de l'auteure, soit le culte de la beauté et, plus fondamentalement, l'organisation systémique de l'aliénation d'une certaine classe de gens, en particulier les jeunes femmes. Avec la même verve parfois polémique (voire moraliste) des précédents ouvrages, Arcan poursuit la circonscription analytique et critique du fonctionnement de la société contemporaine – urbaine – qui lie ses habitants dans une soif éperdue de perfection plastique à travers le prisme déformant et obnubilant de l'image.

À ciel ouvert, c'est avant tout la représentation d'un état guerrier. Deux femmes voisines, Julie et Rose, s'acharnent l'une contre l'autre pour l'affection d'un homme – un photographe de mode obsédé par la pornographie –, tout en luttant chacune de son côté avec l'exigence affolante de la beauté à tout prix, en sachant que ces combats sont perdus d'avance, que chacun d'eux fera crever quelque chose ou quelqu'un. La déformation du corps jusqu'au moment où le Sexe le recouvre « de la tête aux pieds comme une peau de cuir » (p. 240), sa mutilation chirurgicale, puis la mort de Charles, annoncée dès le début du livre, en témoigneront. Mais ces femmes sont déjà mortes : « Cette femme se bat contre la tentation de se détruire, avait-elle pensé, de rabattre son corps dans la mort, là où se trouve déjà son âme » (p. 132).

Sur le toit, Julie se fait bronzer sous le Soleil calcinant d'été, elle soumet son corps, sa peau à cette surcharge ardente par nécessité, « s'efforçant de

plonger dans ses pensées pour résister à la brûlure par laquelle elle souhaitait gagner en beauté » (p. 9). Elle est une jeune femme radieuse, superbe blonde, mince, des yeux verts que l'on remarque, des seins voluptueux, etc. Une poupée. Elle comme Rose : belles « mais d'une façon commerciale, industrielle » (p. 16). De là, de cette hauteur surplombant la ville, elle contemple le monde et l'affronte de ses jugements. De là aussi, l'éminence du ciel la menace, elle, d'une perfection plus grande encore que la sienne. Rose la rejoindra là, pour parler, comme ça, comme font les gens. Toutefois, derrière l'apparence des choses se trame le soupçon et surtout une stratégie pour détruire, s'annihiler entre femmes. C'est là que soudain le ciel s'ouvre, éclate et laisse échapper une pluie inattendue, et la foudre qui s'abat près d'elles, plus forte que toute volonté, comme une punition ou un avertissement. Jusqu'à la séance photo finale (le *shooting*), il y aura cette présence ultime au-dessus des protagonistes, la puissance imparable d'un Dieu, d'un Destin, incarnée par le ciel changeant et augurant un « programme de destruction caché derrière [la] vie » (p. 234) des personnages : « Sa décision était irrévocable et ce n'était même pas la sienne, c'était celle d'une force qui la dépassait, et qui l'avait avalée » (p. 195).

À travers un entrelacement narratif fin, faisant se répéter certains épisodes sous divers points de vue et manipulant la trame temporelle, la dualité entre ces deux femmes prend forme au fil d'incidents parfois simples, mais dont les détails acquièrent « la proportion d'un événement » (p. 13). Par ailleurs, les protagonistes, si elles sont prises au piège de cette « *Burqa de chair* » (p. 201) que décrit l'écrivaine, des faux seins, « des lèvres de viande » (p. 126) injectées de collagène, elles en profitent pour élaborer une critique virulente mais paradoxale, *intra-muros*, de ce système d'oppression dans lequel le sexe gagne en importance commerciale et cosmétique ce qu'il perd en érotisme et en humanité, dans lequel l'esprit s'aliène à mesure que le corps efface l'être. Ainsi, « [l]'acharnement esthétique, soutenait Julie, recouvrait le corps d'un voile de contraintes tissé par des dépenses extraordinaires d'argent et de temps, d'espoirs et de désillusions toujours surmontées par de nouveaux produits, de nouvelles techniques, retouches, interventions, qui se déposaient sur le corps en couches superposées, jusqu'à l'occulter » (p. 99). En prenant appui sur un sujet complexe, à la fois contemporain et transhistorique – le contrôle social du corps des femmes – et malgré (ou possiblement grâce à) un positionnement anarchique de l'écrivaine face à tout grégarisme ou pensée de masse, la loupe grossissante d'Arcan, qui se nourrit de l'indignation, ne perd jamais de vue la fragilité profonde de ses personnages qui frôlent constamment le seuil d'un gouffre obscur.

GABRIEL LAVERDIÈRE

HÉLÈNE BARD
Hystéro
Marchand de feuilles, Montréal
2007, 176 pages

Enseignante en création littéraire à l'Université Laval, Hélène Bard est aussi écrivaine. *Hystéro* est son troisième roman, après *La portée du printemps* (Les Intouchables, 2001) et *Les mécomptes* (Les Intouchables, 2002). Dans son dernier livre, elle aborde le thème le plus universel : l'amour. Toutefois, comme il existe autant d'êtres humains sur cette terre que de façons d'aimer, elle parvient à transporter le lecteur, à capter son attention et même à le déranger. Le style de l'auteure est vraiment unique, parfois aux limites de la vulgarité, et les comparaisons sont souvent surprenantes, comme lorsque la narratrice compare les assauts sexuels de son amant à des plombs tirés sur un rat. Toutefois, le rythme dérange un peu. C'est que Bard utilise, tout au long du roman, de très courtes phrases. Peut-être un peu trop. Ce faisant, elle nous entraîne dans son univers par à-coups, d'une façon saccadée. Ces mini-phrases donneraient sans doute plus d'effet si elles étaient utilisées parcimonieusement. Mais il s'agit tout de même là d'une œuvre de grande qualité et remplie d'émotion.

Le récit transporte le lecteur à Baie-Saint-Paul, d'où l'auteure est d'ailleurs originaire, à la fin des années quatre-vingt, et raconte l'histoire d'une jeune fille, Élisabeth, une adolescente chez qui la sexualité menace de poindre et qui est à la recherche d'elle-même. Dès le début, nous comprenons qu'elle a besoin d'être aimée : comme tout le monde, mais plus encore. Elle ferait n'importe quoi pour plaire. Plus précisément, pour plaire à Gabriel, un jeune homme plus vieux qu'elle, sombre et solitaire. Tout au long du roman, la narratrice brosse le portrait d'une relation à la fois complice et complexe. Il s'agit d'un amour impossible, d'une relation pleine de non-dits, d'attente et de désir. De résignation, aussi, car Élisabeth, sans jamais oublier son Gabriel – peut-être son seul véritable amour – réussit à faire sa vie, malgré les regrets et la désillusion, mais une vie tout de même. Le roman dresse le parcours de cette jeune fille devenue femme, le parcours de celle qui ne peut oublier.

SÉBASTIEN GALARNEAU

MICHEL BERGERON
L'homme des neiges
Éditions JCL, Chicoutimi
2006, 156 pages

Janie et Alie, sa fille de dix-huit ans, vivent pelotonnées dans un cocon d'amour jusqu'au jour où cette dernière quitte le foyer familial pour aller courtiser les montagnes de la Colombie-britannique. En même temps, Janie reçoit une série de lettres d'un ancien amant qui se meurt dans un hôpital de l'Ouest canadien.

Elle remonte alors dans son passé, humant l'odeur fanée des anciennes émotions. À mesure toutefois qu'elle avance dans la lecture de ces missives, le doute, l'horreur l'envahissent, car l'auteur y a glissé une effroyable confession. Manifestement, Bernard Blanchard semble avoir occupé dans son histoire beaucoup plus de place qu'un simple amant. Il a envahi le passé de Janie et tente de s'emparer de son présent et aussi de son avenir. Subrepticement, elle sent la peur lui glacer les os en réalisant que Blanchard a son mot à dire dans plus d'un événement de son passé. Ces nouvelles données font voler en éclats toutes ses certitudes de jadis. Cet homme supposé reposer aux soins palliatifs d'un hôpital scrute son quotidien et exerce sur lui une emprise bien particulière. L'angoisse de Janie connaîtra son paroxysme lorsqu'il s'attaquera à son point faible.

Cinquième ouvrage de fiction de Michel Bergeron, *L'homme des neiges* témoigne d'un rare sens du suspense qui naît de l'union entre narration et correspondance. Si l'histoire est fine et tentaculaire, elle semble toutefois tourner en rond par moments, car on a l'impression de tout savoir de l'intrigue. Ces certitudes tombent néanmoins en lambeaux chaque fois que Bernard Blanchard dévoile une nouvelle carte de son jeu diabolique. Au rythme des confessions, la peur de Janie nous fige aussi, on partage son impuissance à voir sa vie ainsi assiégée. Ce qui amplifie ce sentiment, c'est que Bergeron met en scène des personnages complexes et ambigus. Leur description est explicite, mais laisse tout de même place au doute. Il devient impossible donc de prédire de leurs actes, car l'auteur finit toujours par nous surprendre dans un détour.

ARIANE OUIMET

STÉPHANE-ALBERT BOULAIS
Le sablier du Grand Zor
La trilogie de Lo
Montpellier, Écrits des Hautes-Terres
2006, 237 pages

Dans la préface de son dernier-né, *Le sablier du Grand Zor*, Stéphane-Albert Boulais raconte l'étrange défi qu'on lui a proposé : « Écrire sur le pouls d'une roche ». Jaillissant d'une virulente tempête d'idées naît Anna Estula, âpre et urbaine géophysicienne du XXIe siècle à qui on envoie une curieuse invitation : une améthyste brisée et une carte topographique de la région de Maniwaki. Cet envoi est bientôt au cœur d'un tumultueux récit. Anna Estula, avec l'aide d'un guide mystérieux, parcourra la mythique campagne maniwakienne et vivra le quotidien de gens qui l'ont habitée à la fin du XIXe siècle. Le long du rang de l'Est et par-delà les chutes agitées de la tête des Six, Loule et Zor, son amant hardi, tentent de s'échapper pour ne jamais se séparer. Gravitant à leurs côtés, Vital, le père opportuniste, flanqué d'Hector, le riche promis, veillent au grain. De son côté, Wilma nourrit le muet désir de voir sa fille Loule s'affranchir du lourd secret qui plane sur la famille. À travers la rude vie de ces gens, Anna Estula se trouvera confrontée à son passé trouble et comprendra qu'en l'améthyste réside une quête inconsciente, qui n'attendait que son heure pour éclore à ses yeux.

Boulais, connu pour sa fresque *Blisse*, nous livre d'abord un récit où se mêlent passé, présent et avenir. Il relève le défi en ressuscitant au XXIe siècle des lieux connus deux siècles auparavant, conférant ainsi à ces endroits une touche d'immortalité, carrefour temporel où l'héroïne vaincra ses démons. Sans compter qu'il est inhabituel de mettre à profit une discipline aussi rigide que la géophysique pour mener le lecteur au fantastique et à une quête aussi vibrante que celle d'Anna Estula. L'auteur en fait d'ailleurs son coup de maître : la physique des sols a pavé la route des quelques conteurs de cette histoire auxquels se mêlent des êtres surnaturels.

ARIANE OUIMET

DANIEL CASTILLO DURANTE
Un café dans le Sud
XYZ, Montréal
2007, 280 p ages
(coll. « Romanichels »)

N'importe quel auteur aurait du mal à conjuguer roman policier, roman d'amour, roman posant la question de l'identitaire. À vouloir tout traiter, Daniel Castillo Durante se voit piégé : la trame policière tombe à plat ; l'amour est réduit à des rencontres multiples, sauf une, obsessionnelle, passionnelle, mais où manque l'amour. Quant à l'identitaire, l'auteur reprend les clichés véhiculés en grande partie par les travaux universitaires sur la question. À cause de ce mélange,

le lecteur demeure nécessairement insatisfait sur tous les plans.

Comme bien d'autres auteurs, Castillo Durante reprend le thème du père et de sa relation ambiguë avec son fils. Paul Escalante, né d'une mère québécoise et d'un père argentin, vit comme traducteur à Montréal. Leda, la deuxième femme de son père (la première, la mère de Paul, s'est jetée sous un train, ne supportant pas sa vie en Argentine), lui annonce la mort du paternel. Paul hésite longtemps avant de se rendre à Buenos Aires, puis à Tucumán, où il suit les traces d'un héritage mystérieux le conduisant auprès de Poma, ancienne maîtresse du père et gardienne d'une maison ensorcelée, métaphore de la séduction qu'exerce le Sud sur ce Québécois à l'identité incertaine. Il tombe sous le charme de l'énigmatique Poma, non sans se rappeler ce que lui a prédit une voyante d'origine péruvienne (une autre maîtresse, mais antérieure à Poma), sans compter ses rencontres avec une jeune prostituée quand il n'est pas avec Poma. On aura compris que Paul sème à tout vent ; les femmes déroulent le tapis rouge dès qu'il se présente, tapis qu'il emprunte avec la superbe du *macho latino*. Trop tard, il se rend compte que l'héritage du père consistait justement à lui faire comprendre le Sud, violence de la Nature, violence des êtres humains. Ce qui aurait pu être – au moins – le roman d'apprentissage d'un demi-étranger dans l'hémisphère sud, laisse le lecteur sur sa faim : trop de trames narratives, trop de répétitions, surtout dans la partie consacrée au personnage de Poma, l'« énigme » que l'auteur veut insaisissable et que le lecteur résout après quelques indices.

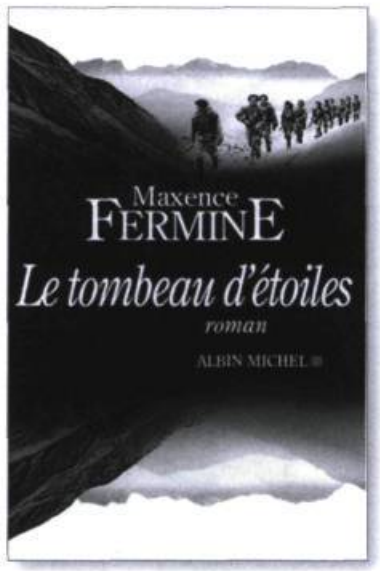
Ce qui déçoit, dans ce deuxième roman, c'est surtout l'absence de cohésion : l'auteur multiplie les aventures charnelles, rappelle à l'infini la figure du père, par ailleurs bien plus prometteuse que n'importe quel autre personnage du roman mais mal exploitée, le suicide de la mère. Le texte ne transcende jamais la problématique (si l'on peut utiliser ce terme) du « héros ». En fin de compte, il s'agit d'une construction essentiellement issue du cerveau de Castillo Durante qui n'arrive pas à arrimer analyse et sentiment. Entreprise difficile et, dans ce roman-ci, ratée.

HANS-JÜRGEN GREIF

MAXENCE FERMINE
Le tombeau d'étoiles
Albin Michel, Paris
2007, 221 pages

Dans *Le tombeau d'étoiles*, son septième roman en autant d'années, tous parus chez Albin Michel, Maxence Fermine plonge dans le passé de sa région natale, les Alpes maritimes. L'histoire, basée sur un fait vécu, s'amorce le 14 août 1944, quand des maquisards tuent deux soldats allemands. Quatre otages sont fusillés. Parmi eux, le meilleur ami de Didier, le narrateur. Ce dernier est éperdument amoureux de la belle Eléonore, propriétaire du bistrot du village. Mais elle aime Beaufort, chef des maquisards. Elle charge Didier de porter un message à son fiancé ; les deux hommes se querellent et Beaufort meurt. Le lendemain, Didier trouve deux cadavres, dont celui de son ami. Miracle : l'ami est vivant. La famille de Didier le cache jusqu'au départ des troupes allemandes. Eléonore quitte le pays à son tour et retourne dans son pays natal, la Belgique. Trente ans plus tard, son fils (qu'elle a conçu avec Beaufort) rend visite à Didier, qui n'a jamais pu oublier son premier amour. Il raconte à Didier la mort de sa mère, qui a toujours su que Didier l'aimait ; s'il l'avait rejointe à Namur, elle l'aurait accueilli à bras ouverts. Pour contrer la mélancolie, Didier écrit l'histoire de sa vie.

Ce qui aurait pu servir de novella a été étiré pour former d'abord un roman du terroir, avec d'interminables descriptions de la vie villageoise (qui ne sont pas toutes sans intérêt), pour se muer ensuite en roman d'amour manqué et un roman d'aventures, qui se termine en réflexions sur la vie gâchée du narrateur. Mais ce n'est pas uniquement cette indécision dans le genre qui agace. Le côté verbomoteur dérange au plus haut point. L'auteur débite son histoire froidement, dans un vocabulaire frisant souvent celui des romans à quatre sous des années 1920. Invariablement, les yeux des personnages sont bleus, le regard est franc, ils sont droits et meurent comme des hommes, debout, fiers de donner leur vie à la patrie qui se soucie d'eux comme d'une guigne. Le mélodrame nous guette à tout bout de champ. Le triangle amoureux aurait pu insuffler au texte une autre dynamique. S'ajoute à cela un travail



éditorial déficient : répétitions, homonymes innombrables, phrases sans la moindre aspérité, sans surprises, style sans relief. Un livre raté, sans émotions véritables, étalant chaque détail à l'infini, écrit à la hâte. Il ne suffit pas d'écouter un récit d'aventures. Il faut le travailler, le filtrer, le transformer, bref, en faire un texte qui s'adresse à tous les lecteurs. Autrement dit : en faire de la littérature. Reste à souhaiter que l'auteur écrive moins, et moins vite, qu'il peaufine davantage son prochain livre.

HANS-JÜRGEN GREIF

ÉLISABETH FILION
De la part de Laura
Québec Amérique, Montréal
2006, 268 pages
coll. « Tous Continents »

À l'adolescence, Élisabeth Filion remporte le prix du Lieutenant-gouverneur du Québec pour jeunes auteurs avec son premier roman, *Zurry*, publié aux éditions Fides. Par la suite, la romancière entame l'écriture de *La femme de la fontaine* et *Le fils de la légende*, deux récits historiques qui auront nécessité plusieurs années de recherche. Avec *De la part de Laura*, Filion nous transporte dans l'univers romanesque de Laura Langlois et de son fils Benoît.

Laura, comédienne de grand talent, se rend à la répétition de la prochaine pièce présentée au Théâtre du Nouveau Monde dans laquelle elle incarne le premier rôle. Soudain, plus rien.

Benoît, bientôt trentenaire et père de son premier enfant, apprend que sa mère, sa part d'ombre, gît dans le coma à l'hôpital à la suite d'un anévrisme. À son chevet, il s'engagera, malgré lui, à exécuter ses dernières volontés. Dans la chambre, trente boîtes soigneusement enveloppées et numérotées deviendront rapidement le reflet d'une vie, celle de la Grande Laura Langlois. Dans une lettre jointe au premier cadeau, la comédienne présente « la dernière pièce de son existence » que Benoît devra mettre en scène : « Je vais mourir [...] Si tu tiens cette lettre entre tes mains, c'est que je n'aurai pas réussi à vivre jusqu'à ton trentième anniversaire. [...] Pour cette occasion, j'ai décidé de te mettre au monde une nouvelle fois. Dans cette boîte, tu trouveras un cadeau pour chacune de tes années de vie [...]. Je te conduirai sur le parcours de ton existence » (p. 37-38).

C'est ainsi que débute le récit réaliste d'une mère et de son fils, laissant une large place à l'intériorité des personnages et à la profondeur d'un dialogue vécu bien au-delà des mots... Déchiré par les méandres d'une grande histoire, Benoît part à la découverte de la femme qu'était sa mère.

Filion signe ici une œuvre imaginative et débordante de saveurs. Les lecteurs seront ravis et se laisseront emporter par l'écriture travaillée et imagée de l'auteure ainsi que par son style fluide et tout en douceur. *De la part de Laura* démontre encore une fois que l'amour est plus fort que tout et que la connaissance de soi demeure l'une des plus belles richesses.

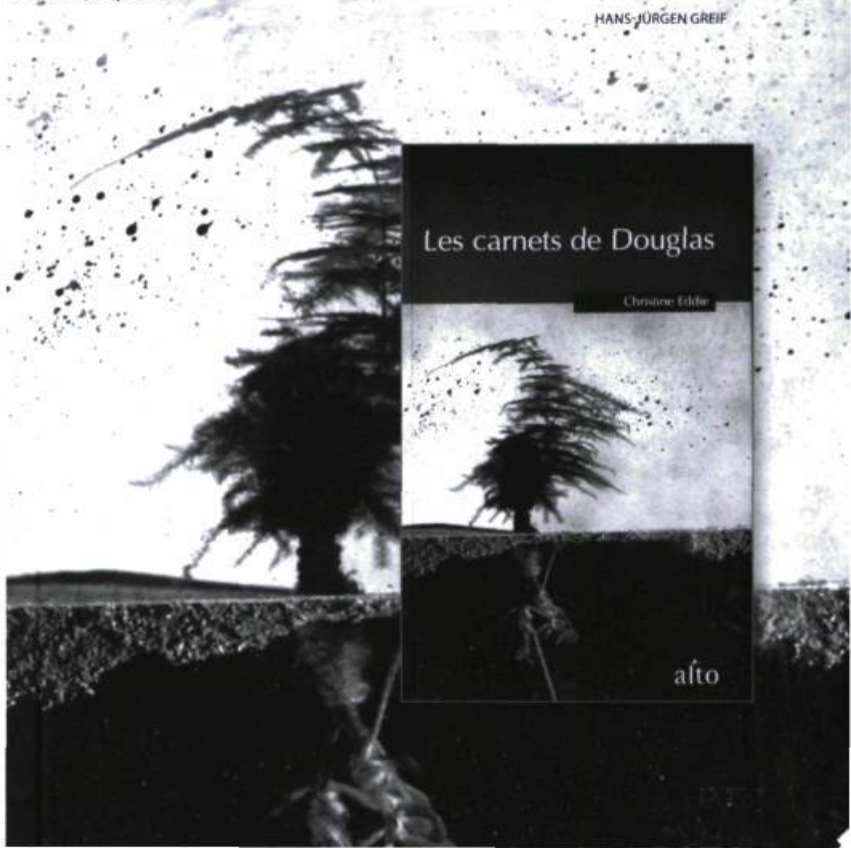
FLORENCE BUJOLD-JARRY

CHRISTINE EDDIE
Les carnets de Douglas
Alto, Québec, 2007, 199 pages

Dans son premier roman, *Les carnets de Douglas*, Christine Eddie construit une histoire d'amour autour de quatre personnages : Romain Brady, fils d'un parvenu et d'une mère hypochondriaque ; Éléna, fille d'un père alcoolique qu'elle brûle vif après qu'il eut assassiné sa femme ; Léandre, le médecin du village ; Gabrielle, une rescapée des camps de la mort. Dès qu'il le peut, Romain quitte sa famille et s'installe au fond de la forêt où il se construit une cabane. Il y vit à la manière d'un Robinson Crusoë (on ne sait pas trop comment il y arrive, lui, le nez toujours fourré dans ses livres). Là, il rencontre Éléna, devenue l'apprentie d'une femme spécialisée dans le domaine du pouvoir des plantes. C'est le grand amour entre Romain et Éléna, qui préfère l'appeller Douglas. Éléna meurt à la naissance de leur fille, Rose. Romain-Douglas est dévasté, quitte le village, parcourt le monde. Plus tard, il enverra à sa fille ses carnets de voyage (d'où le titre du roman). Mais il y a Léandre encore, également amoureux d'Éléna, et Gabrielle qui, après le départ du père (les romans québécois fourmillent de pères qui fuient leurs responsabilités), s'occupent de la petite, vivent avec elle les temps changeants : le vieux Brady devient plus riche encore, le village perd sa paix, les supermarchés, les étrangers s'installent. Quand Léandre découvre un grafitto raciste à l'égard de Gabrielle, il part avec elle et Rose pour la grande ville. Romain-Douglas revient mais, après avoir roulé sa bosse pendant tant d'années, il ne tient pas en place.

Les carnets de Douglas est un véritable chassé-croisé amoureux savamment construit. C'est justement cette construction-là qui dérange : tout se déroule comme on le prévoit, il n'y a pas d'aspérités dans le récit, qui demeure prévisible dès le premier tiers du livre. L'auteure, en voulant donner une logique à ses personnages, tombe dans le piège de les réduire à des chiffres, ce qui leur enlève tout relief véritable. L'évocation du « retour à la nature », si prisé dans les années 1970, se fait trop insistant et, là encore, il me semble qu'il aurait fallu réinventer le genre, si souvent exploité dans les romans de l'époque. Dommage pour l'intrigue, pourtant assez habilement construite, mais dont les rouages sont trop audibles. Les mérites de ce roman se situent du côté de l'écriture, qui montre le travail sérieux accompli par l'auteure : style sobre, vocabulaire juste, narration maîtrisée, rien de superflu. Un livre pour qui veut plonger, pendant quelques heures, dans sa jeunesse ou celle de ses parents

HANS-JÜRGEN GREIF



ARLETTE FORTIN
La vie est une virgule
VLB éditeur, Montréal
2007, 222 pages

Après avoir remporté en 2001 le prix Robert-Cliche du premier roman avec *C'est la faute au bonheur*, Arlette Fortin signe son second ouvrage chez VLB éditeur avec *La vie est une virgule*. Ceux qui ont aimé la première œuvre se réjouiront de savoir que l'auteure met en scène les mêmes personnages présentés dans un même univers étonnant.

Le premier chapitre est constitué essentiellement d'extraits d'un petit cahier dans lequel Mylène, la narratrice, s'adresse à l'enfant qu'elle porte en elle et qu'elle nomme « sa petite virgule ». Cette première partie a la particularité d'offrir au lecteur qui ne connaît pas *C'est la faute au bonheur* un aperçu des différents personnages de l'histoire. Fortin nous fait ainsi entrer dans le quotidien d'un « tricouple » vivant de l'aide sociale et habitant un appartement à Lévis. Mylène, Pierrot et Momo tentent de trouver stabilité et bonheur au sein de leur relation pour le moins particulière. Déjà parents d'un jeune garçon nommé communément « Bébé », les deux « papas-mi » apprennent, dès le début du roman, la venue prochaine de « l'Autre ». À cette famille s'ajoutent leurs voisins d'appartement, avec qui ils forment une communauté animée, très unie, qui n'hésitent pas à s'entraider.

Affrontant les difficultés qui se présentent, Mylène, Pierrot et Momo doivent tenter de concilier leurs rêves avec la dure réalité du quotidien. Le tricouple essaie de garder la tête haute malgré les nombreuses déceptions. On sent cependant que leur vie au quotidien est une épreuve chaque jour renouvelée : « Je ne sais pas si on va bien ou mal ou si c'est juste plate, comme ça peut l'être des fois quand on est triste. Quand la vie se met à ouvrir son grand livre que la peur cherche à refermer. Quand on a une usure qui gosse toujours au même endroit sur la même maudite corde ».

C'est sans doute le rapport au monde propre à la narratrice qui parvient à tisser cet univers particulier en un ensemble homogène. Par l'intermédiaire de Mylène, la romancière offre, au moyen d'une tonalité plutôt enfantine, de profondes réflexions sur l'existence. Le regard candide de la narratrice propose donc une vision du monde pleine d'intensité, dans laquelle les bonheurs et les tristesses sont quintuplés.

Un excellent travail sur la langue – passant notamment par une façon originale de nommer les personnes et les réalités –, un style inventif et des personnages bien construits caractérisent ce roman. C'est en somme une histoire qui nous présente les petits bonheurs et les déboires de la vie quotidienne, tout en mettant en évidence les caractères à la fois simples et parfois complexes de l'existence.

STÉPHANE LARRIVÉE

CLAUDE FORAND
Ainsi parle le saigneur
Éditions David, Ottawa
2006, 205 pages

Originaire des Bois-Francs, Claude Forand situe son roman *Ainsi parle le saigneur* dans sa région natale. À Chesterville, un drame traumatise tout le village : on retrouve deux adolescents morts, emprisonnés dans l'habitacle d'une voiture incendiée. L'enquêteur Roméo Dubuc est chargé d'élucider ce crime crapuleux. À mesure que les jours avancent, d'autres meurtres sont perpétrés dont la signature reste toujours aussi sordide. Un détail permet toutefois de mettre le doigt sur le *modus operandi* du criminel : non loin des corps, les policiers découvrent des messages écrits à la main et truffés d'allusions religieuses et de promesses de rédemption. Le meurtrier en vient même à utiliser des citations complètes de la Bible et les applique à la lettre dans ses funestes mises en scène. Rapidement, on comprend que chacune des victimes a contrevenu à un commandement de l'Église catholique et chaque châtiment augmente en atrocités. Ce que le criminel décide d'accomplir à la fin dépasse l'entendement : la dernière victime connaîtra le sacrifice absolu…

Récit policier, *Ainsi parle le saigneur* impressionne par le nombre considérable de suspects qui s'accumulent après chaque meurtre. Tout comme les enquêteurs et les citoyens de Chesterville, on reste impuissant devant tant d'atrocité, sentiment qui se décuple à mesure que grandit notre paranoïa. Tout personnage devient louche, aucun d'eux n'échappe à nos soupçons. Forand n'est pas seulement maître dans l'art de lancer son lecteur sur une fausse piste, il est tout aussi habile pour garder le suspense jusqu'à la fin. Il réserve même une double chute à son roman. Après avoir poussé un soupir de soulagement, pensant que l'enquête tirait à sa fin, on replonge à nouveau dans l'horreur. Un seul petit paragraphe suffit à souffler au vent le château de cartes de nos certitudes…

ARIANE OUIMET

SIMON GIRARD
Dawson Kid
Éditions Boréal, Montréal
2007, 192 pages

Pour son roman *Dawson Kid* – le premier à être accueilli favorablement par une maison d'édition, mais la neuvième histoire de ce jeune auteur –, Simon Girard se glisse avec assurance *dans la peau d'un personnage féminin* solitaire et explosif.

Rose Bourassa a vingt ans. Elle tient la vedette au *Gold*, un bar de danseuses nues du centre-ville de Montréal, en évitant de se laisser gouverner par la faune grossière qui fréquente l'établissement. En fait, elle y travaille uniquement pour acquérir son indépendance financière, la seule chose dont elle peut sans vanité tirer fierté. Ébranlée par une rencontre houleuse avec son père, elle abandonne définitivement la « scène » sur un coup de tête.

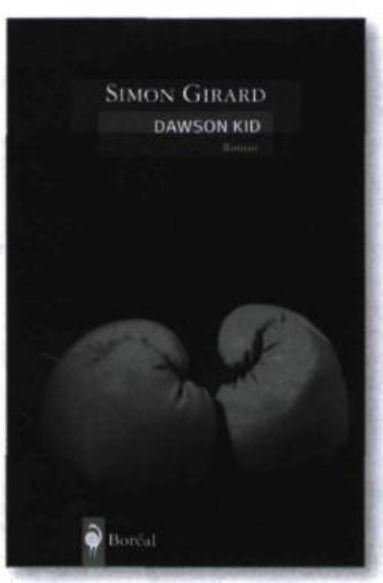
Rose, qui n'a de romanesque qu'un prénom, cherche avec âpreté un sens à sa vie. Recluse dans un « trois et demie infesté de solitude » (p. 29), elle se raccroche à l'existence en dévorant des livres, « toujours des auteurs dont le nom figure dans le dictionnaire… » (p. 38). Un gymnase de boxe, près de chez elle, attire pourtant sa curiosité, mais à sa première visite, elle met k.o. l'entraîneur libidineux, qui la frôle d'un peu trop près. L'événement suscite alors dans son esprit une prise de conscience irréversible. C'est fini, s'avise-t-elle, « je ne veux pas me battre contre qui que ce soit, mais pour moi » (p. 37). Débute ainsi pour la jeune femme une lente réparation, brutalement altérée le jour où elle commettra une faute de « frappe » accablante.

La gravité du roman repose sur le monologue narratif de Rose, décoché brutalement au lecteur comme un juron. Girard élude les blessures d'enfance de son héroïne et laisse dans l'ombre les personnages secondaires bienveillants, Coach et Otto, essentiels à sa délivrance. Les ellipses du récit focalisent l'action sur le combat – à l'issue plus qu'incertaine – que Rose doit mener contre un passé douloureux. Un passé toujours vivant, géniteur de sa propre violence. Avec en toile de fond la tuerie du collège Dawson, le roman prend la mesure du parcours vertigineux emprunté par une femme qui, pour garder contact avec la vie, évolue quotidiennement sur le fil d'un rasoir. Simon Girard signe un premier livre percutant qui entre en collision avec les bons sentiments et la mièvrerie. Vraisemblablement, nous pouvons courir le risque de miser sur ce nouvel écrivain.

GINETTE BERNATCHEZ

FRANÇOIS GRAVEL
Vous êtes ici
Québec Amérique, Montréal
2007, 278 pages

François Gravel est devenu un auteur très prolifique. Depuis 1991, il est resté fidèle à Québec Amérique où il a fait paraître neuf romans pour adultes et une vingtaine de romans pour



les jeunes, dont les treize titres de la célèbre série « Klonk ». Auparavant, dès 1985, il avait publié chez Boréal quatre romans pour adultes, dont la remarquable *Note de passage*, et une bonne quinzaine de romans pour les jeunes, dont les sept de la série « David », chez Dominique et compagnie. C'est d'ailleurs avec le dernier, *David et le salon funéraire*, qu'il a mérité le prix TD de la littérature canadienne pour la jeunesse en 2005.

L'intrigue de son dernier-né, *Vous êtes ici*, se déroule essentiellement dans un centre commercial de la Rive-Sud de Montréal, de novembre au début janvier d'une année qui n'est pas précisée mais qui pourrait correspondre à celle de l'année de l'écriture. L'action tourne autour de Viateur Raymond, un professeur de mathématiques à la retraite et récemment divorcé, que son beau-frère Michel, pour le sauver d'une dépression, recrute au sein de l'équipe d'agents de sécurité qu'il dirige dans un centre commercial de la Rive-Sud, qu'un groupe, les Anarchistes responsables, considère comme « l'aboutissement de la chaîne de production capitaliste, [de] gouffre sans fond que la corporation internationale des capitalistes installe à l'extrémité du convoyeur à marchandises ou plutôt du convoyeur à profits » (p. 262-263).

Viateur ne met guère de temps à se familiariser avec son nouvel emploi et avec les membres du groupe, en particulier avec Mélanie, une jeune femme qui a dû interrompre ses études en techniques policières après avoir raté par deux fois le premier cours de philosophie mais qui se révèle remplie de talent pour mener à terme de petites enquêtes personnelles sur certains clients ou employés du centre commercial, dont Mathieu Talbot, commis de librairie qui a des affinités avec les anarchistes, et Marguerite Légaré, une ancienne institutrice retraitée, résidente d'un centre d'accueil qui, d'une fugue à l'autre, se réfugie au centre commercial. On côtoie encore madame Aubin, la commère du kiosque de Loto-Québec, Mirabeau, le philosophe haïtien, responsable du stationnement, Francine et Sébastien, des coéquipiers avec lesquels Viateur s'entend bien et, surtout, Liette, propriétaire d'une boutique renommée qui fera peut-être le bonheur de Viateur…

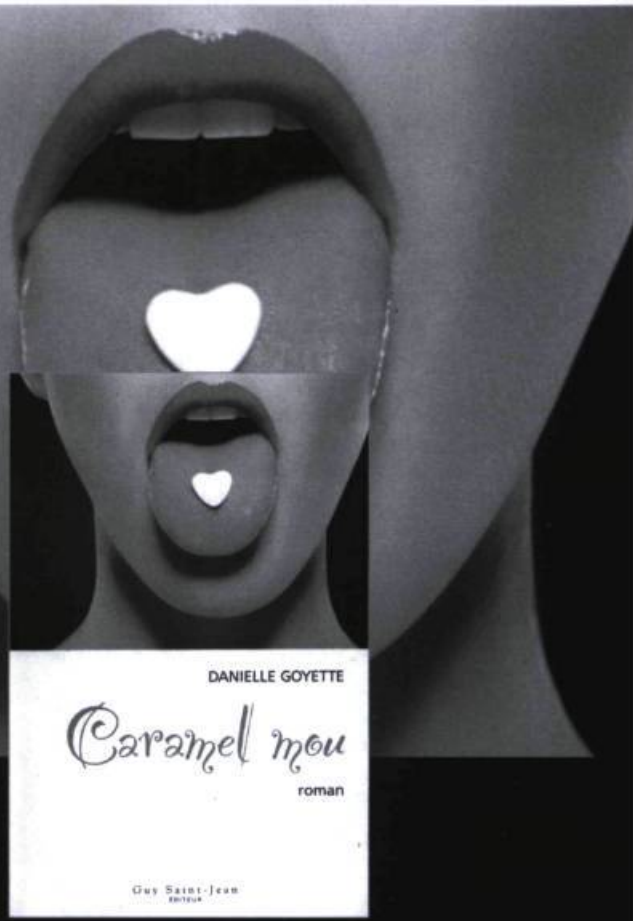
Vous êtes ici reconstitue, non sans humour parfois, la vie quotidienne dans un centre commercial, lors d'une période follement achalandée, celle des préparatifs des Fêtes et du *Boxing Day*, alors que les commerçants font des affaires en or, sauvant même en quelques semaines leur année financière, et que les clients se livrent à des dépenses qui dépassent leurs moyens de payer, victimes de la société de consommation, qui est loin de laisser indifférent le narrateur (et sans doute aussi l'auteur). Cette journée pour le moins éreintante pour les agents de sécurité, Michel l'associe au Grand Canyon : « Tant qu'on l'a pas vu, on ne peut pas en parler ; et quand on l'a vu, on renonce à dire quoi que ce soit, faute de trouver les mots appro-

DANIELLE GOYETTE
Caramel mou
Guy Saint-Jean éditeur, Montréal,
2007, 139 pages

Des guimauves, des sucres d'orge, des réglisses, des jujubes, une multitude d'alléchantes confiseries, belles et délicieuses en apparence, mais qui, lorsque consommées en abondance, procurent bien vite la nausée. Tels sont perçus les hommes à travers le regard imaginatif de l'écrivaine magogoise Danielle Goyette, qui publie son troisième ouvrage littéraire.

Caramel mou met en scène une jeune femme prénommée Emma, qui s'éveille à la sexualité et qui, à l'intérieur de sa première relation amoureuse, voit son sang se métamorphoser en caramel. Ce brin de fantaisie parfumera la lecture du roman d'effluves sucrés, jusqu'à en laisser une trace derrière le passage du personnage. Le lecteur assistera donc au bouillonnement caramélisé du désir jusqu'au durcissement total de la solitaire et insatiable sève sucrée. La protagoniste connaîtra, de friandises en friandises, de torrides histoires où l'amour ne se sera jamais autant manifesté et… d'innombrables et amers échecs amoureux. L'auteure accroche définitivement son lecteur par la grande originalité et l'inventivité de son écriture où abondent les subtils jeux de mots et les allusions à la littérature (poèmes de Jacques Prévert, ressemblances d'Emma avec madame Bovary de Flaubert, etc.). Ce livre, coloré et qui se veut une amusante métaphore des relations hommes-femmes souvent on ne peut plus compliquées, dresse un portrait de la société contemporaine où l'amour éphémère l'emporte souvent sur la relation où règne un véritable amour durable. Le bonheur, cet élément essentiel de l'existence humaine, effraie et paralyse, puisqu'il semble malheureusement inconnu de plusieurs. Voilà un livre qui colle à notre regard aux pages du roman et qui laisse un agréable goût de sucre dans la bouche.

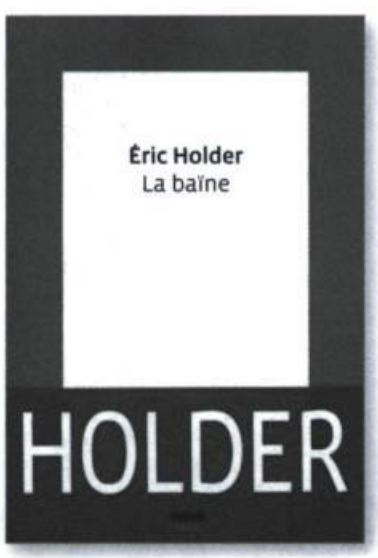
CASSANDRE SIOUI



priés » (p. 222). Des événements se produisent, qui échappent souvent à la clientèle, trop pressée. C'est ainsi que de Pères Noël verts tentent de s'infiltrer dans la foule du centre commercial pour s'en prendre au Père Noël rouge de Coca Cola, symbole du capitalisme, que des téléviseurs sont maculés de peinture rouge dans un magasin d'appareils électroniques, que des manteaux de cuir sont volés dans une mercerie puis retrouvés dans le plafond d'un magasin environnant, abandonnés par les voleurs, encore des membres du groupe anarchiste, qu'une enseigne de McDo est vandalisée puis abandonnée dans un bac de recyclage, derrière la bâtisse. On se familiarise avec les agissements troublants d'un collectionneur de poils pubiens, déguisé en inspecteur sanitaire des salles d'essayage de boutiques de lingerie féminine, et ceux d'un maniaque qui fait l'objet d'une surveillance constante parce qu'il se plaît à caresser les seins des mannequins féminins dans les boutiques…

Heureusement, les casques bleus de la sécurité veillent au grain et parviennent non sans tact, parfois avec grâce et subtilité, à rétablir l'ordre. Dommage que ces agents ne soient pas plus nombreux pour étendre leur influence sur toute la société, car ils savent faire preuve d'humanité dans un endroit où il semblait pourtant impossible d'en trouver ! Voilà une des belles leçons qu'on peut tirer de ce roman de Gravel, qui se laisse dévorer à petites doses.

AURÉLIEN BOIVIN



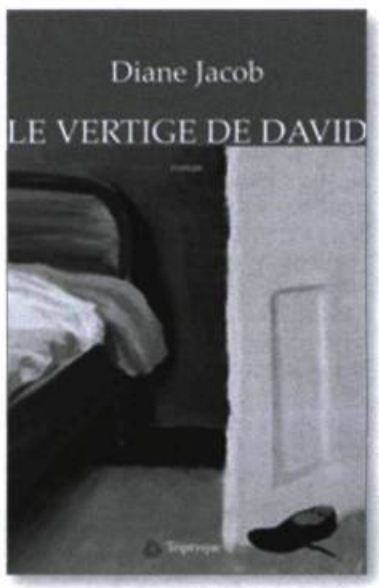
ÉRIC HOLDER
La baïne
Le Seuil, Paris
2007, 188 pages

La critique a accueilli *La baine*, dixième roman de Holder, comme une « *Madame Bovary* revisitée ». Un tel « compliment » se retourne invariablement contre un auteur contemporain : les attentes créées sont trop fortes, l'auteur en sort perdant. Heureusement pour Holder, dont j'aime beaucoup les scènes de la vie en province (*Mademoiselle Chambon, Bienvenue parmi nous*), ce n'est que le triangle amoureux qui ressemble au roman flaubertien. La femme entre deux hommes, Sandrine, n'a rien d'une Emma, et les deux hommes, le mari et l'intrus, ont des intentions tout à fait différentes du modèle que la critique évoque. Ce qui relie les deux romans : l'extraordinaire évocation d'une petite ville, la création d'une atmosphère trouble où l'un épie l'autre.

Sandrine a épousé Julien, un ingénieur médoquin, pour retrouver le ciel bleu et la mer, le bonheur des vacances du temps de son enfance. Elle travaille comme guide touristique, fait le ménage de quelques villas, est secrétaire d'une entreprise viticole pour augmenter le revenu du mari dont les contrats d'engagement sont rares. Arrive Arnaud, Parisien, photographe, qui cherche une ferme pour le tournage de son père, cinéaste. C'est au contact de ce dernier que la jeune femme, qui avait toujours fait tapisserie, se transforme en beauté désirable, dynamique, élégante. Dès le début du roman, le narrateur-observateur ne laisse pas de doute quant à l'issue du roman : Sandrine va mourir noyée, tout comme une de ses amies qui avait vécu une passion avec un « étranger » (dans le Médoc, on se méfie de ceux qui ne sont pas du terroir). Comme elle, Sandrine est entraînée au large par la *baïne*, courant dangereux qui fait beaucoup de victimes parmi les vacanciers insouciants. Arnaud est repêché par un hélicoptère de sauvetage.

Ce n'est pas l'histoire, assez banale, qui séduit dans ce roman, mais plutôt l'écriture de Holder, qui excelle dans la description des paysages marins. Avec des petites touches qui semblent avoir été jetées çà et là, sans jamais exploiter l'ensemble de sa palette, il crée un tableau aux couleurs et aux accents inquiétants, voire angoissants. Même procédé pour ses personnages, qui sont dirigés de main de maître vers leur destin. Sous le ton détaché de la voix narrative se cache une autre, aussi menaçante que les nuages de l'orage qui peut surgir à tout moment dans un paysage que l'on croyait idyllique.

HANS-JÜRGEN GREIF



DIANE JACOB
Le vertige de David
Les Éditions Triptyque, Montréal
2007, 148 pages

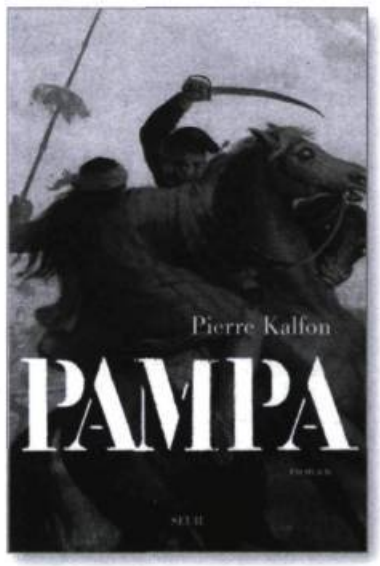
Avec son premier roman, *Le vertige de David*, Diane Jacob, professeure de littérature au Collège de Maisonneuve à Montréal, a remporté le Grand Prix du Livre de la Montérégie. Ce roman raconte l'histoire de Karine, une jeune étudiante en histoire de l'art. Sa vie de couple et son orientation professionnelle sont perturbées par David Lebeau, un homme de cinquante ans dont elle fait la connaissance dans son milieu de travail, à l'hôpital. Lors de leurs rencontres, David lui parle de sa poésie, d'auteurs qu'il apprécie et il lui raconte sa vie. Ce patient intrigue Karine : malgré ses problèmes mentaux, elle lui trouve une intelligence hors du commun et un parcours biographique intéressant. Dans son quotidien, elle se questionne et réfléchit sans cesse aux paroles de David. Ce sera d'ailleurs un sujet de dispute entre elle et son copain Alex, qui considère comme malsains la relation

qu'elle entretient avec ce patient et l'intérêt déraisonnable qu'elle lui porte. Ils finissent alors par se quitter, se rendant compte de leurs différences de personnalité et des difficultés qu'ils provoquent au sein du couple. Un jour, Karine se rend à la chambre de David mais il a disparu. Elle n'a pas accès à son dossier. Ce mystère l'obsède jusqu'à ce qu'elle parvienne à découvrir la vérité à propos du passé de David.

Par son écriture poétique, par la qualité des récits et par la présentation des enjeux du quotidien, *Le vertige de David* témoigne des rapports entre la vie et la fiction ainsi qu'entre essai et poésie, soulevant la problématique de la recherche du vrai en littérature, voire du romanesque dans la vie. Ces thématiques se prêtent bien au mélange des genres et des registres romanesques. Ce roman emprunte effectivement à la poésie, à la biographie de même qu'à l'essai. De plus, par son intrigue, *Le vertige de David* peut tout aussi bien être classé dans la catégorie des romans policiers ou dans celle des romans psychologiques. Les amateurs de l'un ou l'autre genre seront ravis de découvrir dans cette œuvre hybride d'intéressants questionnements sur la vie et la mort, le vrai et l'inconnu.

DAVID ALLARD

PIERRE KALFON
Pampa
Le Seuil, Paris,
2007, 428 pages



Pierre Kalfon a passé huit ans en Argentine et retrace dans ce livre l'extermination brutale des Indiens par l'homme blanc qui, en quête de pâturages pour le bétail, les fait reculer d'abord dans la *pampa*, cet immense espace au sud et à l'ouest de Buenos Aires, en Patagonie et au Chili ensuite. Les personnages sont historiques, comme ce jeune Français en quête d'aventures qui tombe entre les mains des Indiens et passe trois années dans une terrible captivité, subissant la cruauté de ses geôliers. Nous sommes au milieu du XIX[e] siècle. La confédération argentine est toute jeune encore, des traités ont été signés entre le gouvernement et les Indiens, mais, à mesure que l'État se développe, les livraisons se font rares. Affamés, dupés, les Indiens se révoltent. Vers la fin du siècle, l'armée les aura chassés, dispersés, elle aura poussé les derniers survivants dans les vallées reculées de la Cordillère des Andes.

L'élément romanesque de ce livre tourne autour du sort du jeune Français qui réussit – rare exploit – à s'enfuir, non sans avoir engendré un fils avec une jeune métisse, fille d'un grand *cacique* (chef indien). C'est ce fils à l'identité incertaine qui est au centre du roman. Arraché à sa mère, baptisé, élevé dans une école militaire, il assiste à la déroute de son peuple. Il rencontre son père, marié en France et devenu marchand de laine, mais ne veut pas le reconnaître. Dans un cortège de femmes capturées par l'armée, le jeune Domingo reconnaît sa mère. Mais après les larmes de joie, ce sera à nouveau la séparation.

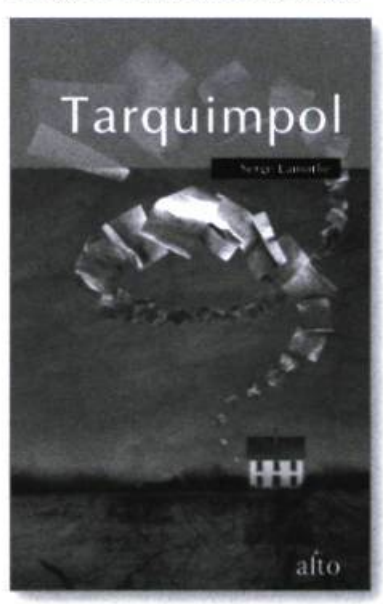
Ce livre, bien documenté et suivant scrupuleusement l'évolution de l'État, aurait pu devenir un roman de grande qualité. L'auteur, à qui nous devons une biographie du *Che*, Ernesto Guevara, ainsi que deux chroniques sur Allende et Neruda, se situe plus du côté des historiens que des littéraires. Kalfon écrit dans une langue ampoulée, souvent maniérée, qui s'accorde mal avec le sujet austère. L'histoire du triangle mère-père-fils aurait pu donner lieu à une étude saisissante de l'état mental du fils, mais elle est noyée dans des répétitions lassantes. Il reste l'Histoire, les bases de cet État, fondé comme pratiquement tous ceux de notre hémisphère sur la violence, la trahison, l'extermination des autochtones. Lisez ce roman manqué si l'Argentine vous intéresse et si vous cherchez des informations sur l'Histoire de ce pays ; fermez les yeux devant les passages à l'eau de rose.

HANS-JÜRGEN GREIF

SERGE LAMOTHE
Tarquimpol
Éditions Alto, Québec
2007, 229 pages

Véritable homme-orchestre, Serge Lamothe s'est imposé comme l'une des voix incontournables de sa génération. En plus de nous avoir offert, depuis 1988, des romans comme *La longue portée*, *La tierce personne* et *L'ange au berceau*, il s'est également intéressé à la poésie, à la nouvelle et au théâtre, tout en étant conseiller en scénario au cinéma et dramaturge à l'opéra.

Son dernier roman, *Tarquimpol*, publié aux Éditions Alto, s'avère tout aussi inclassable que les œuvres précédentes de ce polygraphe très impliqué dans la vie littéraire québécoise. À lui seul, le titre n'enveloppe pas seulement le lecteur, mais aussi le narrateur dans un profond brouillard. Ce personnage-écrivant, qui essaie tant bien que mal de terminer la rédaction de son mémoire de maîtrise sur Franz Kafka, est obnubilé par la croyance que l'auteur de *La métamorphose* ait pu, en 1911, séjourner au château de l'occultiste Stanislas de Guaïta. Déterminé à lever le voile sur cette hypothèse, le chercheur décide de gagner le minuscule village de Tarquimpol, en Lorraine, lieu mythique du possible passage de Kafka. S'amorce alors une



longue quête de vérité au cours de laquelle il sera confronté à des énigmes qui le dépasseront, d'autant plus qu'elles l'amèneront inévitablement à se questionner sur l'acte même d'écrire ainsi que sur l'amour. Étrangement, il ne comprend pas la raison d'être de ce cahier insolent sur lequel est inscrit « Tarquimpol », comme si chacune des lettres du mot cherchait à le narguer. Il veut pourtant consigner la vérité en ses pages, tout en sachant que cela ne le sauvera ni de lui-même ni des autres…

Avec *Tarquimpol*, Serge Lamothe signe un roman qui plonge le lecteur dans un mystère qui prend une dimension quasi mystique. Cela est d'autant plus louable que la quête de vérité est associée à une réflexion d'une rare acuité sur l'amour, la fidélité, le plaisir, la mort et l'écriture.

SYLVIE DUFOUR

CHARIF MAJDALANI
Caravansérail
Seuil, Paris
2007, 214 pages

On entre dans le roman de Charif Majdalani avec un baluchon sur l'épaule. Avec lui, on découvre qui était son grand-père maternel, Samuel Ayyad, dont les aventures sont devenues mythiques dans l'histoire familiale. Le narrateur – est-ce vraiment Charif Majdalani ? – s'interroge d'ailleurs sur la façon de décrire le périple de son grand-père. C'est qu'il ne le connaît que par les récits que lui en a fait sa mère, récits inévitablement incomplets et exagérés au fil du temps. Or, il arrive à combler les vides laissés grâce à son style baroque et à ses phrases qui ne se gênent pas pour s'étendre sur plusieurs lignes, voire une page. Loin de rebuter, ces longues phrases modulent au contraire le récit, lui donnent un souffle et un rythme qui tiennent de l'art du conteur. Souvent, une phrase arrive à raconter un épisode dans son entièreté, avec juste assez d'éléments pour que le lecteur voie la scène défiler devant lui.

Mais revenons à ce Samuel Ayyad et à son long voyage dans les pays d'Afrique et du Moyen-Orient. D'une lignée de poètes et d'hommes de lettres, ayant fréquenté le Syrian Protestant College de Beyrouth, il quitte le Liban vers 1908 « pour aller par le monde chercher l'action, la gloire ou la richesse », comme nombre d'émigrés libanais de l'époque. Ses pas le mènent d'abord au Soudan, où il travaille pour l'armée britannique à titre d'officier civil afin de servir d'intermédiaire entre elle et la population locale arabophone. Puis il verra le Kordofan, le Darfour, l'Arabie, plusieurs tribus disséminées...

Difficile en fait de résumer cette histoire aux multiples péripéties que vit Samuel au cours de ce voyage qui durera plusieurs années. Mais toutes sont marquées par des rencontres déterminantes, presque magiques. Il y a ce colonel anglais, patron de Samuel. Homme ambigu, au regard parfois dur et cruel, parfois aimable et presque naïf, le colonel Moore se prend tout de suite d'affection pour Samuel. Connaissant son talent de diplomate et sa capacité de persuasion, il l'envoie en mission auprès de sultans pour les rallier à l'armée anglaise. Il ajoute généreusement à son salaire une forte quantité d'or afin de faciliter les rapprochements ou d'en profiter.

Il y a aussi cette rencontre, légendaire dans la famille Ayyad, avec Lawrence d'Arabie, qui, selon ce qu'on a conservé dans la tradition familiale, ne s'est pas très bien passée, chacun restant sur son quant-à-soi.

Mais surtout, il y a celle avec Chafic Abyad, commerçant libanais qui a acheté un palais arabe et l'a fait déconstruire pierre par pierre pour tenter de le revendre, dans son ensemble ou pas du tout, à quelque riche sultan. En une longue procession, la caravane transportant ce « château des Mille et une nuits » devient rapidement mythique… et coûteuse pour Abyad puisque personne ne veut lui acheter son palais et que les caravaniers réclament leur dû avec insistance. Lorsqu'il rencontre ce compatriote, Samuel le voit déprimé, fatigué et désintéressé par son projet. Alors il l'aide et le protège, parce qu'il « est du genre à endosser les lubies des autres ». Il paye ses caravaniers avec l'or anglais et les persuade de poursuivre la route. Or, ce caravansérail reste invendable. C'est alors que Samuel achète le palais et décide de retourner au Liban, animé du besoin de se sentir chez soi après tant d'années d'errance. À cause de la charge immense que représente la caravane, le retour prend encore quelques années. Et, bien sûr, cette histoire d'aventures ne se termine pas sans la rencontre ultime, celle avec l'amour. Il rencontre Émilie au détour d'un chemin, par hasard, lorsqu'il n'est plus qu'à quelques heures de Beyrouth.

Roman « de chevauchées sous des bannières jetées dans le vent, de banquets insolites et de bains dans le désert », *Caravansérail* pose un regard lucide, empli de tendresse et d'humour, sur le métissage des cultures et sur les amitiés, même les plus insolites.

JENNYFER COLLIN

MICHÈLE MARINEAU
La troisième lettre
Québec Amérique, Montréal
2007, 460 pages

Michèle Marineau a été récompensée à plusieurs reprises pour son apport remarquable à la littérature jeunesse. Avec son nouveau roman, *La troisième lettre*, elle s'adresse pour la première fois à un public adulte. De nouveaux lecteurs découvriront ainsi une écrivaine inspirée, possédant le souffle et le savoir-faire requis pour tricoter habilement une intrigue captivante.

Un prologue accrocheur nous reporte en Nouvelle-Écosse, quelques semaines avant le début de l'action. Affaire nébuleuse, escroquerie et fausses identités amorcent le récit. Puis l'héroïne entre en scène… À Montréal, Agathe O'Reilly, une jeune comédienne qui fait ses classes en courant les auditions et en jouant une chouette dans une émission

pour enfants, reçoit des messages anonymes qui la préoccupent à peine. Jusqu'au jour où une troisième lettre au ton menaçant alimente son inquiétude. Agathe suspecte la femme de son amant – un comédien sur le retour, possessif et vaniteux – d'être l'auteure de ces lettres, mais celui-ci ne prend pas la chose au sérieux. Une de ses amies lui suggère alors de s'adresser à Hubert Fauvel, un géologue taciturne qui excelle dans l'art de retrouver les chats perdus…Ce dernier, déjà sous le charme de cette jolie rousse, accepte d'aider Agathe. Toutefois, la collaboration parcimonieuse de la jeune femme le préoccupe. Accompagné de son neveu lourdement handicapé, il se rend jusqu'au Témiscamingue afin de reconstituer le passé dérangeant d'Agathe et d'éclaircir le mystère de ces lettres anonymes.

Les personnages imaginés par Marineau sont solides et bien développés. Ils n'échappent pas à quelques archétypes, mais le suspense psychologique réclame souvent ce genre de tribut. Pour ouvrir la porte au vaillant chevalier, par exemple, la vie sentimentale de l'héroïne doit forcément battre de l'aile. Ici, l'intrigue amoureuse tient d'ailleurs une place aussi importante que l'intrigue policière. Voilà ce qui justifie peut-être le second

CAROLE MASSÉ
Secrets et pardons
VLB éditeur, Montréal
2007, 612 pages

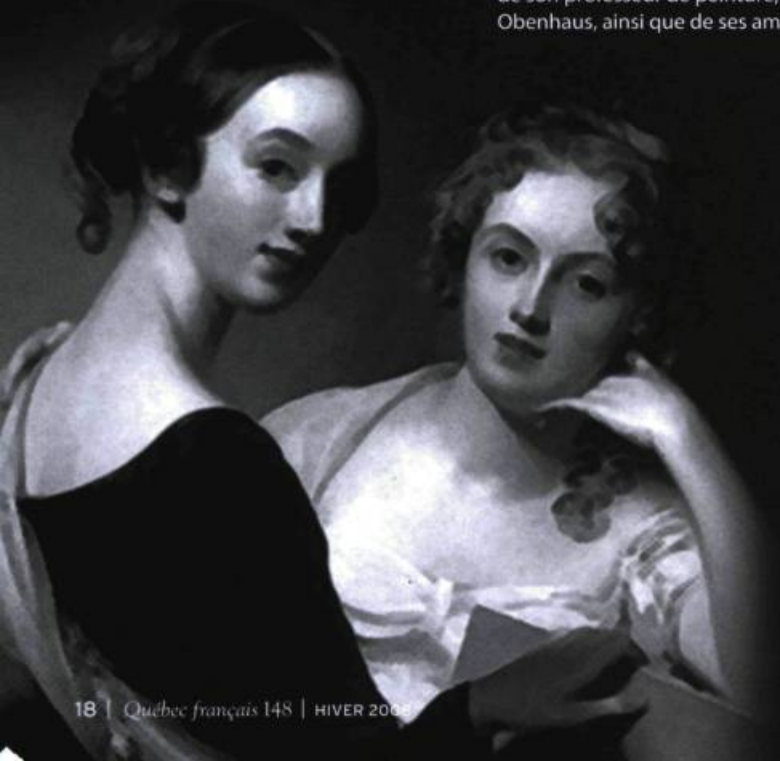
En plus de compter douze titres à son actif depuis 1975 – des romans, des récits ainsi que des recueils de poésie –, la romancière et poète Carole Massé a vu plusieurs de ses œuvres sélectionnées pour des prix littéraires prestigieux, notamment le prix du Gouverneur général à deux reprises. Dix ans après *La mémoire dérobée*, recueil couronné en 1997 du prix Alfred-DesRochers, elle nous offre un cinquième roman, *Secrets et pardons*, dans lequel elle nous convie à la longue quête de réminiscences d'une jeune femme tourmentée.

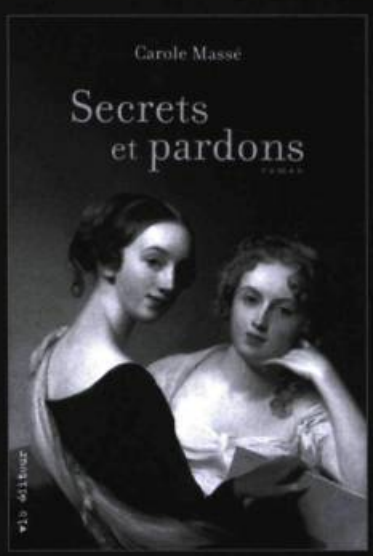
Montréal, avril 1887. Lorsque Alice Roy, épouse d'un riche commerçant importateur de porcelaine, assiste au retour du tailleur de pierres Jude Langlois, qui a passé les dix dernières années à New York, celle-ci a la vague impression qu'elle devrait connaître cet homme fier et rebelle. Pourtant, il n'évoque pas le moindre souvenir en elle, bien que plusieurs personnes de son entourage lui laissent entendre qu'ils auraient été très proches au cours de leur enfance et de leur adolescence. Un rapport singulier se développe entre Alice, femme sensible et passionnée prisonnière d'un mariage convenu, et l'ouvrier déraciné épris de liberté.

Pour Alice, le nom de Jude Langlois, synonyme d'oubli, résonnera dans son esprit comme un écho incessant. Elle entamera alors une longue quête de souvenirs, cumulant les indices auprès des membres de son entourage, en particulier de sa gouvernante Eugénie, de son professeur de peinture, Hélène Obenhaus, ainsi que de ses amies d'enfance Emma et Constance. Mais les recherches d'Alice la mèneront en fait beaucoup plus loin qu'elle ne l'avait prévu au départ. Au fur et à mesure qu'elle lèvera le voile sur le mystère entourant le tailleur de pierres, de nombreux secrets de famille et événements de sa propre enfance remonteront à la surface, tantôt heureux, tantôt cruels.

Secrets et pardons est un roman dense et à l'écriture ardente, tout en émotions. L'étude psychologique des personnages est à ce point réussie que sous la plume fluide de Massé, le lecteur n'est pas seulement plongé dans le long processus de remémoration d'Alice Roy. En retraçant petit à petit le passé de l'héroïne, il se retrouve littéralement basculé dans le Montréal effervescent de la fin du XIX[e] siècle, où les désirs et les rêves de chacun – tout particulièrement des femmes – s'opposaient souvent aux conventions sociales.

SYLVIE DUFOUR





dénouement du roman. Dans la dernière partie, la tension dramatique, jusque-là bien dosée, frôle la démesure et Agathe s'étonne elle-même de se retrouver, deux fois en moins de quarante-huit heures, dans une situation explosive. En toute justice, il faut cependant reconnaître que les chutes dantesques, à la manière de Mary Higgins Clark, sont légitimes dans ce genre de roman.

La troisième lettre réunit les qualités requises pour aiguiser l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin. L'émotion et l'inattendu sont au rendez-vous. L'histoire racontée est intelligente, bien documentée et rehaussée de détails intéressants. C'est une histoire prenante, en somme, qui emporte le lecteur ailleurs pour savourer le plaisir de s'évader. L'auteure n'a rien à envier aux P. D. James, Ruth Rendell et compagnie qui, ces dernières années, ont féminisé le polar.

GINETTE BERNATCHEZ

JAY MCINERNEY
La belle vie
Traduit de l'anglais américain
par Agnès Desarthe
Éditions de l'Olivier, Paris
2007, 427 pages

Trente ans et des poussières (1993) a marqué un point tournant dans la carrière de Jay McInerney. Cinq romans plus tard, il nous revient avec les mêmes personnages. Corrine et Russell Calloway travaillent dans le domaine de l'édition, tandis que Luke McGavock a quitté Wall Street pour se consacrer davantage à sa fille Ashley et à sa femme, Sasha, ex-mannequin qui a sombré dans le tourbillon de la société chic new-yorkaise. Le roman débute le soir du 10 septembre 2001, et continue deux jours plus tard. Procédé ingénieux : qui ne connaît pas les images des tours qui s'effondrent, des gens qui sautent vers la mort ? L'auteur préfère cerner les réactions de ses quatre personnages par la rencontre de Corrine et de Luke qui se sont portés volontaires pour servir les équipes de sauvetage à *Ground Zero*. Sur fond d'histoire d'amour, la terreur frôle les limites du supportable, les êtres se rapprochent et cherchent du réconfort quand toutes les valeurs traditionnelles sont oblitérées. Peu importe la fin de la relation Corrine-Luke (ne vous attendez pas à un *happy end* hollywoodien) : quand la poussière des décombres sera tombée, le monde, et pas seulement New York, aura changé à jamais.

C'est le meilleur roman que je connaisse sur les événements du 11 septembre. La critique voyait déjà l'auteur happé par les mondanités, l'alcool. Avec *La belle vie*, il dépasse, et de loin, tout ce que psychologues, scénaristes, journalistes ont pu écrire sur la catastrophe. McInerney puise dans sa connaissance de la grande bourgeoisie new-yorkaise pour nous brosser un tableau dépassant la réalité, où sentiments et souvenirs sont exacerbés, où les nerfs peuvent lâcher à tout moment. La tension extrême entre les personnages est maintenue d'un bout à l'autre du livre, la fragilité de l'existence est traduite par des dialogues d'une rare intensité. L'auteur maîtrise à la perfection *tous* les registres de la narration, dont la focalisation, poussée ici à un degré comme je l'ai rarement vu. Dans les pires moments de la tragédie, le ton se fait presque désinvolte afin de garder la distance nécessaire devant le drame qui vient de se produire. Les destins des personnages, apparemment parallèles, s'enchevêtrent pour former un tout explosif. C'est pourquoi vous ne pourrez plus vous arrêter une fois la lecture commencée. Il s'agit sans doute d'un chef-d'œuvre de la littérature américaine, traduit de façon superbe.

HANS-JÜRGEN GREIF

STÉFANI MEUNIER
Ce n'est pas une façon de dire adieu
Boréal, Montréal
2007, 216 pages

Dans le second roman de la jeune auteure Stéfani Meunier, *Ce n'est pas une façon de dire adieu*, les êtres gravitent les uns autour des autres, se touchant parfois, mais souffrant d'une sorte d'impéritie : ils sont inaptes à vivre, à vivre ensemble de surcroît. Sean et Héloïse s'essaient, portés par un vague désir d'accomplissement, mais s'ancrent à Ralf qui, lui, a choisi depuis longtemps l'immobilité.

Sean a quitté Montréal pour New York où il habite avec un ami, Ralf. L'un est musicien, dans l'ombre des Beatles qui éclairent encore la scène rock, l'autre gardien de cimetière. Ralf a peur d'être seul ou du mouvement de la vie, peut-être, « de tout ce présent que [s]a mère portait en elle » (p. 30). Mais il est seul, même avec Sean et son chien Lennon, dans un temps à part. C'est un être fragile, sédentaire et intérieur qui vit simplement, retiré, qui se sent coupable sans raison quand d'autres se disputent autour de lui. Pour sa part, Sean parcourt des kilomètres, traverse les villes et joue de la musique dans des bars : c'est la vie rock'n'roll tant méprisée par son père qui ne manque pas de le lui faire savoir, sournoisement. Et son frère aîné, il vient de le découvrir vraiment, il commence à le connaître, ce jeune homme enfermé dans un trouble de la personnalité. Pendant l'absence de Sean, parti en tournée, Ralf rencontre

Héloïse, une jeune vendeuse et couturière qui rêve de créer des vêtements, mais dont l'ardeur se voit retenue par la peur du silence, de la solitude. C'est cette même peur qui la pousse vers Ralf, sans soute par pitié. Rencontre de solitudes.

C'est une histoire d'amitiés, mais aussi, à travers elles, d'un sentiment insurmontable de la fébrilité de la vie qui passe. Après des mois, Héloïse en a assez de la routine. Elle veut partir, voyager avec Ralf qui, lui, préfère le confort anonyme de New York. Héloïse rêve d'autre chose : « Je voulais voir la mer. Je voulais voir comment elle était, ailleurs. Je voulais voir un endroit où elle savait ne pas se faire oublier ». New York, ce n'est pas ça, c'est bouché : « Même ici, à Brooklyn, alors que nous vivions tout près de l'eau, ça ne comptait pas, je n'y allais jamais. Il y avait toujours quelque chose, devant – un pont, une île, une statue, une ville –, qui rendait la mer petite, limitée. Moi, je voulais voir la mer immense, la mer sans arrêt » (p. 102). Ce sera Saint-Malo. Ralf y trouvera refuge derrière le mur qui encercle la ville, laissant seule Héloïse à la plage : « Je ne pouvais pas penser à la profondeur de la mer, je ne pouvais pas penser à ce qu'elle contenait et aux bateaux qui la traversaient sans avoir de la difficulté à respirer » (p. 112). Quant à elle, Héloïse se jette séance tenante dans la mer comme une perdue et, baignée dans la vastitude, à proximité de la tombe insulaire de Chateaubriand, elle signe un pacte avec la vie : « Peut-être que le vent et la mer de Saint-Malo avaient réveillé cette envie de tout avaler » (p. 116).

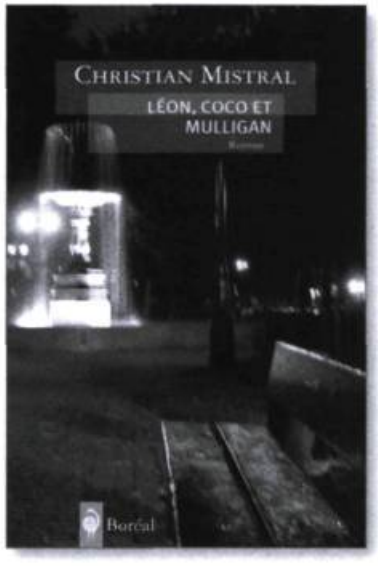
Au retour, les choses changent peu à peu, le temps a passé. Les Beatles se séparent. Ce n'est pas un drame, ce n'est qu'un signe : la jeunesse de Sean et Ralf, morte derrière. Désormais, « Le présent, c'était du passé. Quand les Beatles se sont séparés, ils ont inventé l'avenir » (p. 132). De nouvelles tensions montent au sein du trio, un dessaisissement des liens d'amour et d'amitié, une reconfiguration du triangle qui fera de ces vies autre chose, à jamais. Il y aura cette image de l'eau, l'île et la mer. Un autre point d'ancrage possible, un autre lieu. Une île, perdue dans l'immensité.

GABRIEL LAVERDIÈRE

CHRISTIAN MISTRAL
Léon, Coco et Mulligan
Boréal, Montréal
2007, 143 pages

En 2004 et jusqu'à tout récemment, Christian Mistral a vu plusieurs de ses œuvres rééditées dans la collection « Boréal Compact », reconnaissance éditoriale qui a permis à une nouvelle génération de lecteurs de découvrir le talent de l'écrivain. L'an passé, c'était au tour de Biz, membre du groupe rap Loco Locass, de redonner visibilité à Mistral en défendant, dans le cadre du *Combat des livres* (diffusé sur les ondes de Radio-Canada), la chronique urbaine *Vamp*, autofiction touffue et éclatée qui a lancé de façon fulgurante la carrière littéraire de l'auteur en 1988. Le terrain était donc bien préparé pour l'arrivée de *Léon, Coco et Mulligan*, premier roman original de Mistral à paraître chez Boréal. Pour plusieurs (dont l'auteur de ces lignes), les attentes étaient élevées : Mistral sera-t-il enfin en mesure de renouer avec sa verve d'antan ?

Léon, Coco et Mulligan se déroule au milieu des années 1980 et dresse un portrait du carré Saint-Louis (et de son « appendice, la rue Prince-Arthur », p. 11), mais surtout de sa faune bigarrée : touristes de tout acabit, Montréalais en quête de restaurants grecs bon marché, artistes de rue, etc. Cette foule ne saurait cependant être complète sans la présence de ces « épaves » qui, la nuit venue, échouent sur le gazon vert du Carré, traînant avec eux leur lot de



désespoirs et de rêves avortés. Léon et Coco sont de ces sympathiques itinérants ; si le premier, fort de sa (relative) jeunesse, a encore espoir de trouver l'inspiration nécessaire à la rédaction de sa première œuvre, le second, schizophrène, la soixantaine entamée, préfère se réfugier dans la poésie de Camille Mulligan (lire Émile Nelligan), qu'il récite à voix haute sans jamais crier gare. La complicité entre ces deux personnages, qui n'est pas sans rappeler celle de Georges et Lennie dans *Des souris et des hommes*, se veut touchante et pleine de tendresse. Toutefois, tout comme dans le roman de John Steinbeck, il ne fait aucun doute, dès l'incipit, que la tragédie plane au-dessus de cette amitié particulière. Au fil des pages, le récit s'assombrit, l'auteur sème des indices ici et là qui convergent tous inévitablement vers la mort. Un peu comme si Mistral avait tenté de répéter l'exercice de *Vautour*, mais à rebours, avec des personnages marginaux certes plus âgés, mais dont le destin dramatique ne peut être évité.

Au milieu des appartements crades et des bars miteux, plusieurs personnages satellites prennent vie, dont certains (Edie, la prostituée) – il faut le reconnaître – sont beaucoup plus réussis que d'autres (John, le musicien de la rue Prince-Arthur). En de courts chapitres, Mistral, jonglant habilement avec ses protagonistes déchus, échafaude une belle histoire, mais excelle surtout, à notre plus grand bonheur, à faire sourdre des pages de son roman l'ambiance éthérée de ses premières œuvres. Il réussit par surcroît à nous ficeler une belle chute qui nous invite à reprendre la lecture du livre aussitôt la dernière page tournée. Une grande réussite.

JULIEN DESROCHERS

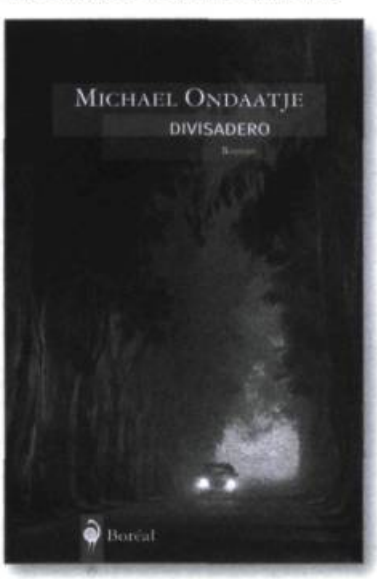
MICHAEL ONDAATJE
Divisadero
Montréal, Boréal
2007, 312 pages

Après une absence de six ans, l'écrivain Michael Ondaatje effectue un retour sur la scène littéraire en signant *Divisadero*, un roman dense et atypique qui relate, avec une sensibilité profonde, le destin brisé d'une triade douloureuse : Claire, Anna et Cooper, réunis dans l'enfance et divisés par la fatalité à l'âge adulte.

Dans les années cinquante, sur une ferme en Californie, Claire et Anna grandissent librement entre un père silencieux et Cooper, l'ouvrier agricole à peine plus âgé qu'elles. Aucun lien de sang (hormis ceux qui unissent Anna à son père) ne consolide les rapports ambigus qu'ils nouent entre eux au fil des ans. Le père d'Anna a perdu son épouse à la naissance de sa fille et, d'une manière déconcertante, il a exprimé son chagrin en adoptant Claire, née la même semaine et dans les mêmes circonstances qu'Anna. De son côté, Cooper a été recueilli sur la ferme à l'âge de quatre ans après que ses parents eurent été sauvagement assassinés.

Obsédé par des histoires de chercheurs d'or, Cooper développe une personnalité mystérieuse qui, à l'adolescence, interpelle Claire et Anna. Dans son esprit, il associe les deux jeunes filles, mais en prenant les devants, c'est Anna qui devient sa maîtresse. La découverte de leur liaison par le père d'Anna provoque une rupture d'équilibre brutale et irréversible au sein de cette famille élargie. Cooper devient alors un joueur de cartes acharné et imprudent, Claire entre au service d'un avocat de San Francisco, tandis qu'Anna poursuit ses études en littérature avant de s'installer en France pour rédiger la biographie de Lucien Segura, un écrivain méconnu du siècle dernier.

Le destin contrecarré des héros d'Ondaatje restera à jamais suspendu et ce parti pris de l'auteur peut décevoir certains lecteurs. Le dernier tiers du roman raconte essentiellement la vie de Ségura, et c'est à contrecœur qu'il faut se résoudre à oublier les personnages auxquels nous étions attachés. *Divisadero* n'en demeure pas moins un livre magnifique. Son écriture intense décourage toute précipitation. Elle réclame des pauses, des arrêts sur image et des retours, non pas en raison de son hermétisme, mais plutôt pour le bonheur de se concentrer sur des passages pénétrants. Chez Ondaatje, il y aura toujours « des strates de secret compulsif » (p. 102) et « un dédale de chemins non répertoriés » (p. 104). C'est à nous qu'il revient de les découvrir.



GINETTE BERNATCHEZ

DANIEL PENNAC
Chagrin d'école
Gallimard, Paris
2007, 309 pages

Voici un livre indispensable pour tous les professeurs de français : un collègue nous parle de son parcours, de sa façon d'approcher les élèves « difficiles à récupérer » (traduction : des cancres), ses doutes qui le tenaillent sans arrêt quand il sort d'une classe, insatisfait de son cours. Le secret de notre collègue Pennac – de son vrai nom Daniel Pennacchioni, soit dit en passant –, un secret que certains auraient tendance à cacher tandis que d'autres s'en vanteraient : il a été un cancre que tout le monde, ses parents compris, avait considéré comme un cas désespéré. Il a mis un an à apprendre la lettre *a* ; aux mathématiques, il ne comprenait goutte ; quant aux dates et aux lieux en histoire, il les oubliait entre la veille et le lendemain. Son orthographe n'était pas approximative mais inexistante. Aujourd'hui encore, il ne peut pas écrire sans recourir aux dictionnaires. Vous direz : « Un cancre, lui ? Avec plus de quarante livres à son actif ? Mais il verse dans l'esbroufe ! Pourquoi se vante-t-il d'avoir été le dernier, mais vraiment le dernier de sa classe ? » Pennac vous répondra qu'il dit juste la vérité, qu'il n'y a aucune vantardise dans ce qu'il écrit et que cet essai n'est ni un acte d'auto-flagellation, ni la révélation d'un écrivain hors pair, ni celle d'un professeur exceptionnel.

Chagrin d'école constitue l'aboutissement d'une très longue réflexion sur ces élèves qui ont abandonné tout espoir de s'intégrer dans leur environnement, famille, enseignants, camarades. Ils s'isolent, font les pitres, se transforment en « bouffons » ou deviennent violents. L'école n'est pas pour eux. Éternels rebelles, ils attendent, dans le masochisme le plus pur, la preuve de leur nullité, le *zéro* sur le bulletin scolaire. Jusqu'au jour où le hasard place sur leur chemin de croix des professeurs d'exception, comme ce mathématicien, cette historienne, ces profs de français ou de philo qui refusent de laisser sombrer ces élèves mais prouvent qu'ils connaissent bien plus de choses que ça et qui tissent un filet de sécurité. Et, coup de chance, le mauvais élève Pennacchioni connaîtra l'amour qui lui donne des ailes. Au point où il devient professeur à son tour, le plus perspicace,

puisqu'il repère immédiatement, dans n'importe quel groupe, ceux qui lui rappellent sa propre condition d'il y a trente ou quarante ans. Sans ménagement, Pennac dénonce la vacuité de notre société, où les vêtements griffés remplacent les mots (« mes *Nike* » pour « mes espadrilles », entre autres). Dès que ce plâtre tombe dont se couvrent le cancre et le caïd, pour affirmer leur valeur face aux autres, ils retrouvent, provisoirement du moins et non sans douleur, ce qu'ils sont vraiment.

Ce n'est qu'un exemple tiré de cet essai qui traduit la stupeur, les angoisses, le fatalisme et du cancre et du professeur. Il y en a beaucoup encore, les uns plus convaincants que les autres. Chacun de nous s'y reconnaît. Pennac

n'a pas la prétention de donner des conseils : il nous offre son amitié, et on ne dit pas aux amis ce qu'ils doivent faire. On les écoute, puis on pose des questions, même dérangeantes. Ils finiront par répondre au problème qui les tracasse. Les réflexions de Pennac, marquées par l'empathie, la finesse de l'observation, le doute permanent qui l'habite, héritage de l'ancien cancre qui n'en revient pas de son succès dans la vie, c'est l'un des plus beaux cadeaux qu'un enseignant puisse s'offrir. Le plaisir d'enseigner, le chagrin quand on perd un élève, tout est dans cette « confession » de l'enseignant-écrivain qui ne se plaint pas d'avoir été nul. Point étonnant que ce roman lui ait valu le prix Renaudot, son premier grand prix.

HANS-JÜRGEN GREIF

SANDRA ROMPRÉ-DESCHÊNES
La maison mémoire
Triptyque, Montréal
2007, 166 pages

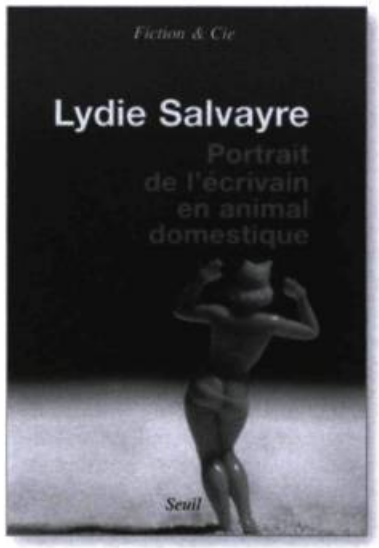
Le premier roman de Sandra Rompré-Deschênes, *La maison mémloire*, est axé sur la mémoire et sur les souvenirs. Il met en scène Flora, une jeune femme trentenaire, préposée aux bénéficiaires dans un foyer pour personnes âgées, en perte d'autonomie, comme Léonie, cette femme à laquelle elle est profondément attachée et qui lui apporte un certain bien-être dans sa petite vie trop tranquille, dans laquelle, du moins le croit-elle, il ne se passe presque rien. Sans doute à la surprise de ses patrons

et de ses collègues, elle décide, sans trop en avoir parlé, de prendre congé, prétextant son état de surmenage. Elle se réfugie alors, pour faire le point, dans la maison de sa grand-mère maternelle, une maison inhabitée depuis la mort de cette femme, qui a marqué son existence, surtout dans son enfance. Elle est à peine arrivée à destination, elle a tout juste franchi combien difficilement le seuil – la porte était bloquée après toutes ces années – que les souvenirs, nombreux, l'envahissent. Elle revit, souvent en compagnie de sa grand-mère, des instants qui ne sont pas toujours heureux, qui l'ont vraiment traumatisée et isolée aussi des autres membres de la famille, ses parents hippies dont elle n'est pas sans ressentir encore, même après tant d'années, une certaine honte, des cousins et cousines, qui l'ont souvent dérangée et confinée à un monde intérieur d'où elle a peine à s'extirper, elle qui souffre d'obésité, une obésité presque morbide.

Deux narrateurs assument la narration : un narrateur omniscient et Flora elle-même qui remonte dans ses souvenirs, comme pour mieux les exorciser, les assumer afin de mieux vivre. Dans ses souvenirs, la grand-mère, on l'a dit, joue un grand rôle, surtout qu'elle lui a livré un terrible secret, elle qu'elle a, toute jeune, traumatisée, en assassinant froidement, presque sous ses yeux, une bonne partie de la portée de onze chiots, que la chienne vient de mettre bas, sous prétexte qu'il fallait assurer la survie de la mère et des chiots les plus robustes, ce que ne comprend pas la fillette.

Le récit est bien mené, bien écrit aussi, dans une langue agréable, riche, soutenue, remplie de belles images. Voilà certes une œuvre de qualité, tant par sa valeur littéraire que par son écriture. L'imaginaire de la jeune romancière est riche, son style, agréable, qui joue avec les images. Son héroïne Flora est un personnage crédible, bien campé, réaliste, capable d'émouvoir, grâce, entre autres, aux souvenirs qu'elle a su bien ranger dans sa « maison-mémoire» et dont elle se libère, à la faveur de sa fuite à la campagne dans ce lieu, la maison de sa grand-mère, qui l'habite, où elle revit des événements qui l'aideront sans doute à se reprendre en main et à s'accepter telle qu'elle est, elle qui est capable de compassion mais aussi de haine. Il faut relire les belles pages consacrées à Léonie, mais aussi celles, remplies de haine, qu'elle adresse à sa grand-mère, en particulier après le meurtre des chiots, qu'elle n'a pas réussi, faute de moyens, à sauver de la mort. Elle est capable aussi de haine envers ses parents, son père en particulier, tel que le montre cet autre épisode, combien honteux pour elle, où elle se revoit, à cinq ans à peine, dans une commune de hippies en compagnie de ses parents, alors que, dans un monde sans pudeur ni retenue, elle surprend son père avec un autre homme. Et il y a bien d'autres souvenirs que Flora évoque et qui explique sans doute son état de mésadaptée dans une société où elle se sent ni plus ni moins rejetée, laissée-pour-compte, d'où sa décision de régler ses comptes avec son passé.

AURÉLIEN BOIVIN



LYDIE SALVAYRE
Portrait de l'écrivain en animal domestique
Le Seuil, Paris
2007, 235 pages
coll. « Fiction & Cie »

Le 20 septembre 2005, Tobold, le roi des rois du hamburger, fait venir dans son bureau parisien la narratrice, écrivaine connue et estimée, mais vivant chichement de ses droits d'auteur. Il lui demande, lui ordonne plutôt, d'écrire l'hagiographie ou, mieux, l'évangile de l'homme qu'il est, son enfance misérable, ses débuts de maquignon minable en passant par ses idées lumineuses, dont la plus

grande a été celle d'étendre à l'échelle planétaire – la globalisation avant la lettre – la restauration rapide, la soumission de l'être humain au *diktat* de la malbouffe. Au contact de cet « incarné (c'est-à-dire du petit Jésus) des temps modernes », l'écrivaine, gauchiste, se mue en poule de luxe, jetant par dessus bord ses anciennes convictions. L'évangile qu'elle doit rédiger restera lettre morte jusqu'au moment de la crise de conscience du grand homme, qui se transforme en « roi du charity business » (p. 229). Car il semble avoir ressenti du remords après avoir débauché les enfants du monde qui ne jurent que par les hamburgers Tobold, les frites Tobold, les Milk Shake Tobold. La conversion, sous couvert d'une terrifiante lutte intérieure du mégamilliardaire, n'a été que de la frime, on s'en doute bien. Avant d'y laisser sa peau, la narratrice le quitte pour rédiger ses souvenirs de cet homme-enfant déguisé en homme d'affaires détesté, qui condamne à mourir tout ce qu'il touche.

Comme dans ses romans antérieurs, la prose de Salvayre demeure étincelante, sa langue, limpide, l'utilisation du subjonctif de l'imparfait, parfaite. Ce vaste portrait du visage de la peste des temps modernes, brossé à coups ultrarapides, est bien plus qu'un simple exercice de style. Il s'agit d'une accusation massive de l'américanisation du monde, tant occidental qu'oriental, d'une « culture » contre laquelle il n'y a pas de remède, car la peste change de visage et d'habit à son gré, attaque le monde de la façon la plus insidieuse en subvertissant les enfants.

Comme toujours, Salvayre mène sa guerre contre un fléau qu'elle cible dans chacun de ses livres. Ici, elle le fait aussi brillamment qu'ailleurs tout en sachant qu'elle n'y changera rien. Ses guerres sont perdues d'avance et, même si elle adopte le point de vue du chevalier à la triste figure, elle suit la seule stratégie possible, celle de l'ironie, cinglante, dévastatrice. Un livre hautement actuel, amusant : de nos malheurs, il vaut mieux en rire pour survivre.

HANS-JÜRGEN GREIF

PATRICK SENÉCAL
Le vide
Lévis, éditions Alire
2007, 642 pages

En février 2007, près de trois ans après *Oniria*, Patrick Senécal publiait *Le vide*, roman-fleuve qu'il considère comme l'œuvre de sa carrière, jusqu'à présent. Premier ouvrage de Senécal publié en grand format par Alire, *Le vide* a nourri de grandes attentes. Après le succès au cinéma de *Sur le seuil* en 2003, les projets d'adaptations cinématographiques pour chacune de ses autres œuvres, on avait hâte de constater ce qu'a à offrir cette brique de plus de 600 pages. Verdict : le roman a mérité à son auteur, à l'automne 2007, le prix Saint-Pacôme du meilleur roman policier de l'année.

Le vide met en scène trois histoires d'abord parallèles qui finissent par se rejoindre. Celle de Maxime Lavoie, héritier milliardaire dans la vingtaine dont la vie est « vide », justement, au point qu'il ressente le besoin d'animer une émission de téléréalité dérisoire. Celle de Frédéric Ferland, psychologue baby-boomer complètement blasé par le manque de piquant de sa vie – ce qui l'entraîne vers l'exploration de divers vices et perversions sexuelles, question de se maintenir en vie (au sens littéral). Celle aussi de Pierre Sauvé, policier presque quarantenaire qui, devenu père trop jeune, communique difficilement avec sa fille de 20 ans et qui, surtout, est resté traumatisé par son impuissance lors d'une tuerie qui a coûté la vie à quelques-uns de ses collègues.

Sur le plan formel, le roman déstabilise en ce que le narrateur – qui, pour chacune des trois histoires, raconte en style indirect libre, sauf lors d'« intermèdes » où apparaît un narrateur omniscient et (presque) objectif – déroute le lecteur en présentant les événements dans le désordre : par exemple, le chapitre qui apparaît au début du roman porte le numéro 21. L'intérêt principal du roman reste toutefois le message que Senécal souhaite lancer : la société actuelle se trouve devant un vide que tout un chacun tente de combler au moyen de divers artifices, dont le plus navrant est sans doute le phénomène de la téléréalité, qui permet ni plus ni moins qu'une accession rapide à la célébrité par l'intermédiaire de réalisations insipides. D'ailleurs, un nombre incalculable de fois peut-on lire dans l'œuvre que tel personnage parle de *Star Académie*, que tel autre regarde un épisode de *Loft Story*, que tel autre lit une revue à potins, que tel autre encore s'intéresse aux chirurgies de telle ou telle vedette. Chaque fois ou presque que quelque chose a lieu en arrière-plan au cours de l'histoire, cela témoigne de la superficialité du monde.

Justement, s'il est un reproche qu'il faut adresser à ce livre, c'est de laisser poindre le message trop clairement. Trop souvent l'auteur *dit* au lieu de *montrer*. Il faut se demander si ce défaut est imputable aux coupures qu'il a peut-être fallu faire subir au texte original : on sent que *Le vide* aurait pu compter 1 000 pages. Il est d'ailleurs dommage que certains passages racontent trop rapidement ce qui aurait nécessité qu'on s'y attarde. Aussi me permets-je de reprocher au roman le caractère un peu trop « mathématique » de certains chapitres où, par exemple, on se contente d'énumérer des statistiques comme les cotes d'écoute de l'émission de téléréalité qu'anime Max Lavoie, même si – on le devine bien – le narrateur cherche dans ce cas à mettre en évidence au moyen des chiffres le vide de l'existence des téléspectateurs et, par extension, de la société (nord-américaine, surtout) qui fréquente ce genre d'émission.

Le vide déçoit en raison de quelques lacunes, et ce, bien qu'il s'agisse du plus long roman de Senécal à ce jour. On aurait apprécié plus de subtilité, plus de finesse. Il faut par contre avouer que les amateurs de sensations fortes sont servis : certaines scènes donnent à *Sur le seuil* et à *5150, rue des Ormes* des airs d'*Autant en emporte le vent* tellement elles font preuve de cruauté. Je pense surtout à l'épisode qui permet à Max Lavoie de sauver un gamin des griffes de ses persécuteurs – épisode qui réunit un pot-pourri d'atrocités reliées à un esclavage incestueux et dégradant (sont au rendez-vous sang, excréments et le reste) qui, on le comprend, s'inscrit dans le désir de l'auteur de montrer les travers d'une société qui le déçoit en s'adonnant aux sévices les plus méprisables.

Il faut enfin souligner que, devant ce vide, le roman propose tout de même un coup d'éclat, une réaction choc. À la page 371, le meilleur ami de Max Lavoie lui demande : « Si tu ne crois plus à rien, si tu détestes tant les gens, qu'est-ce que tu suggères, alors ? » Le lecteur scrupuleux n'aimera pas la noirceur de la « solution » que soumet Max. Une solution extrême. C'est exténué qu'on finit la lecture de ce roman ; malheureusement pas de s'être échiné à avoir tenté d'en comprendre le message ou les fondements mais bien un peu nauséeux de s'être fait plaquer en pleine face les horreurs de la société contemporaine égoïste et superficielle. Sur ce plan, Senécal atteint très bien la cible, sans se montrer cynique : dénoncer le manque d'intellectualisme de la société contemporaine, québécoise entre autres (quand on sait ce qu'elle fait des intellectuels…). J'ai préféré certaines des œuvres précédentes de l'auteur, qui m'apparaissaient plus serrées, mieux ficelées peut-être… mais *Le vide* reste un roman efficace auquel on reste suspendu pendant des heures.

STEVE LAFLAMME

Quarantième anniversaire de l'AQPF

Allocution d'ouverture au congrès de l'Association le 24 octobre 2007

par Émile Bessette*

C'est avec grand plaisir que je réponds à l'invitation de madame la Présidente, Arlette Pilote, de rappeler les débuts de l'Association québécoise des professeurs de français qui célèbre cette année son 40e anniversaire de fondation. Notre association est née d'une série de besoins et de constatations de plus en plus nettement et largement ressentis au milieu des années soixante par les professeurs de français :

- Constatation de la piètre qualité du français des étudiants, largement envahi par les interférences de l'anglais ;
- Nécessité de réformer l'enseignement du français : de nouveaux programmes-cadre s'annonçaient ; les professeurs de français voulaient être partie prenante dans leur élaboration et leur application ;
- Nécessité de pourvoir des manuels d'ici, du primaire à l'universitaire ;
- Besoin d'affirmer le statut et de corriger la situation du français au Québec comme motivation première de son enseignement ;
- Place à accorder à la littérature québécoise à l'école (quelqu'un affirmait encore que la littérature québécoise n'existait pas) ;
- Danger de l'anglicisation massive des immigrants et du projet d'écoles bilingues ouvertes à tous (projet de loi 63).

Devant ces problèmes, les professeurs de français se sentaient isolés et impuissants. Ils voulaient revaloriser leur profession, presque méprisée à l'époque. N'importe qui peut enseigner le français, pensait-on alors. Ils réclamaient une réforme de la formation de base et l'implantation du perfectionnement pédagogique dans leur milieu même d'activité. Ils sentaient bien aussi qu'ils avaient un rôle essentiel et urgent à jouer dans l'avenir de la nation. Tout cela surpassait les forces isolées des individus. Il fallait s'unir pour devenir une force efficace et respectée.

C'est de là qu'est née notre association. Nous ne l'avons pas créée, moi et les premiers collaborateurs. Nous en avons été les accoucheurs, tout au plus. Et le bébé est né fort ; 300 membres en règle au congrès de fondation : un millier, moins d'un an plus tard. L'accueil fut général et spontané ; preuve que l'AQPF répondait à un besoin et venait à son heure.

Dès sa première année, elle était consultée et reconnue d'intérêt public à son deuxième congrès par le ministre des Affaires culturelles d'alors, Jean-Noël Tremblay. Une page entière du journal *Le Devoir* (18 novembre 1968) rendait compte de ce congrès. Les professeurs